

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Ketteler

A l'atelier d'Albert Servaes

Le renouveau catholique en France dans les Lettres

et dans les Arts

Dieu premier servi

Les prétendus francs-tireurs belges

Le Japon, cauchemar américain

Dans le van du Vanneur

André Gide au Congo

Maurice Defourny

Th. Bondroit

Philippe de Zara

Jacques Maritain

Baron Paul Verhaegen

W.-F. Sands

Robert-Hugh Benson

Firmin van den Bosch

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le III^e Congrès de l'A. C. J. B. à Liège,
Mgr J. Schyrgens. — Suisse. — Autriche.

La Semaine

♦ Admirable et réconfortant spectacle donné à Liège par 60,000 jeunes catholiques belges affirmant — et avec quelle ardeur! — leur foi et leur volonté d'action catholique.

Les progrès de l'A. C. J. B. intéressent au plus haut point l'avenir du pays.

En donnant à l'action catholique — c'est-à-dire à la vie et à l'apostolat RELIGIEUX des laïcs — la première place dans ses préoccupations pontificales, le Saint-Père a rendu au monde catholique le très grand service de ramener l'attention sur l'essentiel, sur la base de tout l'édifice, sur la source de toute grandeur catholique. Après avoir, « au sommet des tours de l'Eglise », contemplé le triste spectacle de l'Europe d'après-guerre, le Pape a compris qu'un seul mot d'ordre pouvait encore — s'il était fidèlement suivi — sauver notre civilisation en péril. Seule, une ACTION CATHOLIQUE se proposant d'intensifier et d'étendre la vie religieuse pourra empêcher le naufrage total et définitif de cet Occident si orgueilleux pourtant de ses conquêtes et si certain de ses supériorités.

Dans le chaos des idées et des institutions, au milieu du bruit des luttes politiques et sociales, Pie XI adjure ses enfants de faire ce qu'ils peuvent pour endiguer les flots. Si les catholiques s'appliquent à vivre davantage et mieux leur foi religieuse, à s'inspirer d'elle dans tous les actes de leur vie publique comme de leur vie privée, ils auront vraiment fait ce qui dépend d'eux pour que l'Europe soit moins en perdition demain qu'elle ne l'était hier.

Action catholique! et action catholique pure de toute compromission. Certes, le catholique a des devoirs sociaux et des devoirs politiques, mais l'action catholique prêchée par le Pape ne vise directement que la formation religieuse, la vie et l'apostolat religieux des croyants dans les cadres traditionnels de l'Eglise : paroisses, diocèses, Rome. Que par l'organisation des fidèles en associations religieuses de toutes sortes, la foi et la vie chrétiennes soient sauvegardées, accrues, intensifiées; que sous la direction des évêques, les laïcs collaborent au ministère de l'Eglise, au dessus ou en dehors de leurs divisions sociales et politiques, pour que plus d'âmes vivent, et vivent mieux, la vie de la grâce, voilà l'action catholique prêchée par le Souverain-Pontife.

Et, comme toujours, lorsqu'il s'agit de directives nouvelles qui heurtent plus ou moins d'anciennes conceptions et des situations acquises, c'est avant tout sur la jeunesse qu'il faut compter. Le magnifique succès de l'A. C. J. B., l'écho que les dirigeants de l'Action catholique en Belgique, les évêques et leurs délégués, ont trouvé auprès de milliers et de milliers de jeunes gens autorisent les plus brillants espoirs.

Hélas! ce n'est pas encore toute la jeunesse catholique belge qui accepte et qui exécute le mot d'ordre pontifical. La jeunesse flamande, si ardente pourtant, si généreuse, est encore « en dehors de l'ordre ». Elle se refuse à séparer le religieux du politique, elle s'est donnée corps et âme à des meneurs qui l'abusent et qui l'égarent. Pour employer les termes même d'un organe tout disposé pour tant à lui pardonner bien des choses, le Standard: « la jeunesse idéaliste flamande est détournée de toute action catholique sérieuse, depuis des années, par des pécheurs en eau trouble, à l'aide de toutes espèces de conceptions abstraites, d'une logomachie creuse, et d'un emballement maladif pour des hommes que cette agitation continue ne sert guère ». Disons qu'un idéalisme faux, un romantisme racique, culturel et linguistique ont complètement désaxé la vie religieuse de la jeunesse flamande.

Et prions pour que bientôt on comprenne à Bruges, à Gand, à Anvers et à Hasselt, comme on a compris à Tournai, à Namur, à Arlon, à Liège et à Bruxelles, que l'Eglise et la Patrie — la petite comme la grande, la Flandre et la Wallonie, comme la Belgique — ne seront utilement servies que par l'obéissance enthousiaste aux directions romaines.

♦ Ce qui s'est passé à Paris, à la Conférence interparlementaire, montre à nouveau toute la difficulté du travail pour la paix. Par crainte de leur opinion publique, les délégués allemands n'ont pas osé reconnaître ouvertement que l'invasion de la Belgique par l'Allemagne fut un acte hautement répréhensible. Et si tel est encore l'état des esprits de l'autre côté du Rhin, treize ans après le crime et neuf ans après la défaite, comment donc s'y prendre pour travailler utilement à une paix dans la vérité? Si des dirigeants allemands — convaincus pourtant de la culpabilité de leur pays — continuent à craindre de la sorte une opinion publique toujours abusée et aveuglée, et n'osent pas dire les mots ni poser les actes libérateurs, comment croire à une pacification véritable?

Le baron Verhaegen achève de montrer dans le présent numéro l'inraisonnable mentalité allemande. Si une enquête contradictoire — que Berlin semble enfin disposé à accepter — pouvait ouvrir les yeux du peuple allemand sur le problème précis des prétendus francs-tireurs belges, il faudrait s'y prêter tout de suite, quitte à prendre toutes les garanties que commande la mauvaise foi prussienne.

Oui, le problème des francs-tireurs a été éclairé et jugé, mais pas devant l'opinion publique allemande. Si, sans nuire en quoi que ce soit à aucun de ses intérêts, la Belgique trouve le moyen d'agir sur cette opinion-là, et donc de travailler utilement à l'œuvre de paix, par une enquête nouvelle, tant mieux. Mais que l'on soit très prudent et que l'on se défie plus que jamais!...

Ketteler (1811-1877)

Entre 1870 et 1900, l'opinion catholique a subi, au point de vue social, une transformation profonde. En masse et coup sur coup, dans les nations germaniques comme dans les nations latines, elle a renié le libéralisme économique et elle s'est ralliée partout aux réformes ouvrières. Mise en branle par les misères issues du régime de la concurrence sans frein, accélérée par les menaces du socialisme, cette transformation s'est constamment nourrie aux sentiments de justice et de charité qui sont à la base même de la morale chrétienne. Elle a été préparée et soutenue par trois grands évêques et par un pape plus grand encore : Mgr Ketteler en Allemagne, Mgr Mermillod en Suisse, Mgr Doutreloux en Belgique et Léon XIII sur le trône pontifical. Léon XIII a depuis longtemps ses historiens. Des biographies ont été consacrées à l'évêque de Mayence et à l'évêque de Genève. La vie de l'évêque de Liège reste à écrire. Nous n'avons pas l'intention d'être ici le peintre qui fera revivre l'attachante physionomie de Mgr Doutreloux dans la galerie des portraits sociaux. Mais comme l'année en cours coïncide avec le cinquantième anniversaire de la mort de Mgr Ketteler, il s'indique de rappeler à larges traits la glorieuse mémoire de celui qui a été l'initiateur de la doctrine et de l'action qui animent encore aujourd'hui le catholicisme social.

* * *

Magistrat démissionnaire en 1838 à la suite de l'emprisonnement de Mgr Droste-Vischering, archevêque de Cologne, le baron Emmanuel de Ketteler entra dans les ordres en 1844 et gravit rapidement tous les échelons de la hiérarchie. Vicaire et puis curé dans le diocèse de Munster, archiprêtre de Sainte-Hedwige à Berlin en 1849, élevé en 1850 à la dignité épiscopale sur le siège de Mayence qu'il occupa durant vingt-sept ans, Ketteler meurt au retour d'un voyage à Rome où, déjà malade, il avait voulu se rendre pour revoir une dernière fois, avant de quitter ce monde, le pasteur suprême de l'Eglise, Pie IX, dont il avait été toute sa vie le dévoué serviteur. Magistrat d'abord, revêtu de l'onction sacerdotale ensuite, Ketteler fut aussi par moment homme politique. Simple curé, nous le trouvons délégué à la diète de Francfort en 1848; évêque, il est élu au Parlement d'empire en 1871. Toutefois il résigna très vite le mandat de député au Reichstag dont sa charge épiscopale rendait l'exercice difficile. Mais son court passage dans la politique militante avait suffi à lui gagner sur la fraction catholique de l'assemblée un crédit sans borne qu'il sut employer au service de ses idées. Sous la pression des besoins inhérents à l'action parlementaire, ses idées s'étaient d'ailleurs précisées et affermies, tout flottement en avait disparu, et c'est à la fois d'un esprit décidé et d'une main ferme qu'il put rédiger en 1873 le « Projet de programme politique » pour le Centre allemand.

* * *

La partie sociale de ce projet est très développée. Ketteler y réclame résolument une législation protectrice du travail qui s'étendait aux points suivants : 1^o prohibition du travail dans les fabriques pour tous les enfants qui n'ont pas atteint l'âge de

quatorze ans; 2^o interdiction du travail des femmes mariées dans les ateliers industriels, hors de la maison; 3^o défense de travailler le dimanche et les jours de fête, dans les fabriques et usines; 4^o fixation d'une journée de dix heures pour tous les ouvriers, même adultes; 5^o création d'un corps d'inspecteurs pour contrôler l'application des lois édictées en faveur de la classe ouvrière.

Programme très avancé pour l'époque! Le Play et Périn étaient alors les maîtres incontestés de l'opinion sociale catholique en Europe. Tout en décrivant sous des couleurs très sombres la situation des classes laborieuses, ils avaient, ne faisant confiance qu'à l'initiative privée pour sortir de la crise, partout imposé le principe de la liberté économique. Ils étouffaient sous leur autorité qui était grande, la voix des isolés et des petits cénacles plus clairvoyants, qui étaient décidés à faire appel au concours des pouvoirs publics. Ketteler brisa définitivement cette hégémonie. Car son programme n'est pas théorique et à l'usage d'une minorité impuissante. C'est un programme pratique qu'on a les moyens de réaliser par un effort persévérant et qui fera celui d'un grand parti, le Centre allemand, appelé à jouer un rôle capital dans les destinées d'une grande nation.

* * *

Ce programme, Ketteler l'avait abondamment justifié dans le célèbre sermon qu'il prononçait quatre ans plus tôt, en 1869, à Offenbach, près de Mayence, devant la paroisse ouvrière de Notre-Dame-au-Bois. Ce sermon vaut la peine d'être analysé. Il a pour objet le droit d'association ouvrière. Problème actuel! Le droit de coalition ouvrière a été rétabli en Angleterre en 1825, en France en 1864, en Belgique en 1866. Il existe dans certains Etats allemands et une ordonnance fédérale de 1869 l'étend à toute la Confédération germanique. La controverse se noue autour de l'ordonnance fédérale. Les catholiques doivent prendre position. Ketteler est leur porte-parole. Sur la légitimité de principe, Ketteler répond oui sans ambages. La dissolution des corporations professionnelles de l'ancien régime et la concentration moderne du capital sont les causes de la déchéance qui frappe aujourd'hui le travailleur. En face de l'ouvrier seul, isolé, impuissant il y a l'association financière qui prend une extension formidable. Celle-ci domine et celui-là est asservi. C'est la lutte du pot de fer contre le pot de terre. On ne fait que rétablir l'égalité juridique des parties en permettant à la coalition ouvrière de se dresser vis-à-vis de la coalition financière pour en contenir les agissements et en imiter la malfaisance. Si la ruine des corporations professionnelles a été la cause du mal social qu'on est unanime à déplorer, leur renaissance est un bien et l'Eglise n'a rien à objecter contre les tendances à l'association ouvrière : « Elle ne peut que les bénir, leur souhaiter de réussir pour le bien de la classe ouvrière et les appuyer ». D'ailleurs si on ne nie pas la légitimité des associations de capitaux, on ne peut davantage nier la légitimité des associations de travailleurs.

Mais quel objectif propre aux associations professionnelles de travailleurs? Quelles sont les revendications qu'elles peuvent licitement poursuivre? Elles n'ont pas pour but la lutte à outrance

contre le patronat en vue de le dépouiller et de l'exproprier. Elles doivent tendre au contraire à établir entre le patron et l'ouvrier une paix équitable. » A la lumière de ce principe, Ketteler distinguera nettement des revendications au service desquelles l'association professionnelle ouvrière a le droit de mettre ses forces et d'autres revendications qu'elle devra écarter comme contraires à sa vocation naturelle.

Ainsi l'ouvrier peut employer la coalition, la grève y compris, pour obtenir une augmentation de salaire correspondant à la véritable valeur de travail. Mais la coalition s'assignerait une fin précise, si elle appuyait une revendication dépassant la limite tracée par le rendement de l'industrie... Le travail intellectuel et matériel qui réside dans une entreprise se retirera instantanément et s'en ira vers une autre industrie, dès que les exigences du salaire s'élèveront au point d'empêcher l'entreprise de produire un bénéfice simplement suffisant. Alors le travail sera suspendu ». Il y a une mesure à observer dans l'action pour la hausse des salaires. Il faut se rendre compte des possibilités et se garder de tout excès.

Les coalitions ouvrières agissent encore conformément à leur nature lorsqu'elles réclament une diminution des heures de travail. Le travail a été prolongé jusqu'à la plus extrême limite. On a fait suer la machine humaine autant qu'elle pouvait, jusqu'à l'épuisement. Les ouvriers sont fondés à combattre par une action commune cet abus de la puissance capitaliste. Ils sont fondés aussi à réclamer par le même moyen des jours de repos. Cette revendication est inscrite dans le décalogue : « Souviens-toi que tu dois sanctifier le jour de sabbat ». Elle peut l'être hardiment sur la bannière des associations professionnelles. On a dit, il est vrai, qu'il était inhumain de priver l'ouvrier d'une journée de salaire en l'empêchant de travailler le dimanche. Mais on pourrait objecter autant de raison soutenir qu'il est inhumain de laisser dormir les ouvriers. Car le temps de sommeil est perdu lui aussi pour le travail et le salaire. La vérité est que le chômage dominical est aussi nécessaire que le sommeil nocturne. Comme celui-ci, il est exigé pour le corps afin de le conserver sain et vigoureux, il est une condition du travail encore à faire. Par surcroît, il est impérieusement requis pour la santé de l'âme. Est-ce trop qu'un jour de sept pour se retremper dans les joies du foyer, pour exercer ses facultés que le travail monotone et uniforme de la semaine laisse inactives, pour élever l'âme vers Dieu?

Quant au travail des enfants dans les fabriques pendant l'après-midi ils sont encore astreints à la fréquentation des écoles, « je le sais », dit Ketteler, pour un assassinat à petit feu du corps et de l'âme de l'enfant ». L'action des syndicats pour y mettre un remède est une des plus nécessaires qui soit.

Restent les revendications concernant le travail des femmes. M. Simon vient de publier son livre fameux *L'Ouvrière*. Ce livre a eu un grand retentissement. Ketteler l'a lu et le cite. Sa doctrine est claire et simple. La voici d'un mot : la femme mariée hors de l'usine. La vie conjugale et la vie familiale sont désorganisées quand l'épouse est normalement absente du foyer. La jeune fille qui se dévoue lorsqu'elle fréquente les fabriques et les usines : le travail de la jeune fille dans les ateliers industriels est un attentat à sa moralité. Il n'est tolérable que dans des circonstances exceptionnelles et moyennant des précautions spéciales telles que le confinement dans des salles particulières de travail, l'institution de réfectoires féminins, le remplacement des contremaîtres par des dames respectables. Mais la suppression du travail féminin, que ce soit celui de la femme mariée ou celui de la jeune fille, dans les fabriques, usines et chantiers, reste un idéal que les associations professionnelles peuvent mettre en tête de leurs revendications. Il y a une très grande ressemblance entre les revendications que le sermon de 1849 propose aux associations ouvrières de soutenir

et les revendications que le « Projet de programme politique » de 1873 propose au Parlement d'accueillir. Le sermon peut être considéré comme la justification anticipée du programme de protection légale.

* * *

Entre les deux documents, il y a pourtant une différence notable.

Dans le sermon de Notre-Dame-au-Bois, on ne sait pas au juste si Ketteler veut faire aboutir les réformes qu'il préconise exclusivement par la corporation ouvrière dont la seule puissance suffirait à les imposer au patronat ou s'il veut en même temps faire appel au concours de la loi. Il n'exclut pas l'intervention. Mais aucun mot du sermon n'indique qu'il la réclame. Ce n'est qu'en 1873 dans le « Projet de programme politique » que cet appel est net et décisif. On dit, explique Ketteler dans cet écrit, que les ouvriers ont dans le droit de coalition des armes suffisantes pour assurer leur liberté, faire respecter leur dignité, et mener à bonne fin ce qu'il y a de juste dans leurs revendications. C'est une erreur. La preuve en est dans les nombreuses grèves échouées, la preuve en est encore dans les coalitions elles-mêmes qui sont déjà la manifestation d'un état de misère et d'une situation sociale morbide. La législation ne peut abandonner à la lutte entre patrons et ouvriers la mission qu'elle doit remplir elle-même par des voies régulières. L'association ouvrière suffit quand les ouvriers sont rares et que les entrepreneurs en ont le plus grand besoin. Mais son action est vaine, dès que l'offre des bras dépasse leur demande. Alors l'ouvrier n'est plus libre. Il est obligé de s'accommoder pour le temps, le salaire et la durée du travail de toutes les conditions que lui impose le patron. L'association ouvrière a son rôle. La loi a aussi le sien.

* * *

L'association et la loi sont du reste incapables d'améliorer le sort des travailleurs, si les réformes qu'elles obtiennent ne sont pas vivifiées par l'esprit chrétien.

A quoi bon des ressources plus considérables, si l'excédent doit être dépensé au cabaret? « Cabarets et gargottes ne sucent peut-être pas le sang de l'ouvrier, mais ils lui pompent son argent et son salaire... Pourquoi des gains plus élevés à celui qui est esclave de l'intempérance? »

Les heures de liberté ménagées par la réduction du labeur quotidien et par le repos dominical, lorsqu'elles sont employées à remplir dans la famille les devoirs de père ou de fils, à vaquer aux affaires de la maison, à se distraire honnêtement, à assister au service divin, ont une haute valeur pour l'ouvrier et les siens. Mais si au contraire on en n'use que « pour courir plus longtemps le soir dans les rues en mauvaise compagnie ou pour s'immobiliser plus longtemps à l'auberge », « si le jour de repos est passé dans l'ivrognerie, dans l'impudicité, dans le vagabondage nocturne », rien n'est gagné et il vaudrait peut-être mieux que les réformes ne soient pas opérées. Car leur résultat est alors d'accélérer les ruines, de détruire plus vite la santé, la fortune et la famille de l'ouvrier, d'attirer sur le travailleur de nouvelles malédictions. Ketteler a vigoureusement lutté pour la reconnaissance des droits de la classe laborieuse. Mais ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher d'avoir omis de prêcher aux ouvriers leurs devoirs. Avec une énergie précise et vulgaire, avec des mots que tous ses auditeurs comprennent, nommant chaque vice de son nom le plus cru, il a indiqué à l'homme de peine chaque point de sa conduite sur lequel il avait à se réformer et il l'a exhorté à lutter de vaillance pour remporter sur lui-même une victoire morale sans laquelle la victoire sociale ne sera d'aucun prix. La loi, l'association ouvrière, la réfor-

me des cœurs, voilà pour Ketteler les trois poutres maîtresses de la reconstruction sociale. Aucune ne se tient d'elle-même en équilibre, chacune a besoin d'un point d'appui dans les deux autres (1).

MAURICE DEFOURNY,
Professeur à l'Université de Louvain
et à l'École de Guerre.

A l'atelier d'Alberí Servaes

Jeudi dernier, par la route de Gand à Ypres, nous traversons cette grasse campagne flamande, où les paysans aux mouvements gourds, pesants, même automatiques, se livraient aux fêtes rituelles de l'engrangement des blés, quand le chauffeur de notre auto, se tournant à demi vers nous, prononça : « La tour, là-bas, c'est la maison de Servaes. »

« — Si nous allions le saluer ? »

« — C'est un homme difficile d'approche. »

« — Essayons tout de même. »

Un virage, un étroit chemin vert où la voiture gifle les haies, une auberge aux fenêtres chavirantes, une vieille aux rides en lames de couteau... C'est ici. Nous pénétrons hardiment dans la propriété par l'avenue des autos — car l'artiste a sa machine — et nous stoppons sous un jeune noyer.

On dirait d'un cottage à la hollandaise, ou plutôt d'un logis à surprises, d'où s'échappe, à notre arrivée, tout une volée d'enfants gentils, et que domine un clocher de brique, trapu, sans flèche, fixité carrée dans la mouvante sinuosité des lignes de la campagne.

Par quelle porte entrer?...

Voici que vient à notre avance une femme jeune, menue, mignonne, en robe noire, le visage tiré, l'air triste — nous saurons tout à l'heure qu'elle vient de perdre sa mère — et qui nous tend une main timide.

« — M. Servaes est occupé, dit-elle, à recevoir des amateurs étrangers, des Suisses. Je doute qu'il puisse vous faire voir son atelier. D'ailleurs, beaucoup de ses œuvres sont en voyage... Mais je cours le prévenir. »

Le maître entre, en coup de vent, dans l'original salon d'attente lambrissé de chêne, tapissé d'incrusta. Sa barbe de capucin croit à la diable. Les yeux brûlent. Faible, presque puérile, la voix, capable cependant de gronder, on le devine.

« — Venez, chante cette voix, je suis heureux de faire plaisir. »

Nous apercevons comme un sorte de cloître...

« — Entrez, chers Messieurs. »

L'atelier ! Une grange, qui ferait aisément une chapelle spacieuse ! Des tas de tubes épuisés, écrasés. Des jonchées d'allumettes à demi-consumées. Une carquette piétinée. Contre les murailles d'épaisses rangées de toiles, comme d'un déballage. C'est l'antre du lion, avec la nudité du désert, où tout s'immole à la vie intérieure du maître. Rien n'y trouble son âme d'ascète. N'y sont tolérés que des pans de murs pauvres, deux ou trois chaises, une pipe. Les rugissements sont de l'ordre de l'esprit.

Un à un, au centre de la pièce, viennent les tableaux, présentés par le peintre, sans un mot. A vous de regarder, de pénétrer, de découvrir l'architecture si douce des paysages, leurs tons de nuit, de crépuscule, de midi, leur mystère, leur silence, leur solitude. Certains vous font songer — isolés qu'ils sont là — à des montagnes, à l'horizon, qu'on ne peut se lasser de contempler, une fois déchirée la brume qui les étrennait d'abord ; ou encore à des sombreurs de forêt, angoissantes parfois, émouvantes toujours, où l'œil se discipline peu à peu ; où l'âme se perd, non pas

dans une sotte extase, mais dans une méditation aux contours fermes, aux idées énergiques.

Je songe à Beethoven. Il n'y a rien ici pour les virtuoses, ni pour la faveur naïve des faux dévots de l'art.

On glose — mais à part soi — sur telle toile, par exemple, où du centre céleste où il plane, le soleil attire une mer de blés mûrs ; sur telle autre où, le soir tombé, la *Sainte-Famille*, point minuscule dans l'énorme aveuglement de l'univers, fuit...

Les *Disciples d'Emmaüs* doutent encore, et la lumière vient doucement inonder leurs yeux.

Enchantement ! Une *Annonciation* peinte pour M^{me} Servaes, chanson argentine, frémissante comme le printemps et l'oiseau du matin. Une autre, et qui doit entrer dans la succession des *Mystères de la Vierge* ; tragique, celle-ci, comme une fleur sur les ruines d'un monde bouleversé.

Albert Servaes a modifié sa manière. Il construit solide. Il bonde ses chaires. Le flou de ses premières œuvres a disparu... Celles-ci, convexes pour la plupart, semblent bâties sur un triangle, mentalement conçu, dont le sommet se perd dans l'infini, ou dont les côtés conduisent à un point central, quasi hallucinant, quasi névralgique. Celles-là participent de la force héroïque des grandes architectures. Mais l'enveloppe d'atmosphère, secret du pinceau de Servaes, demeure égale à elle-même, spirituelle, nuancée, profonde, mystérieuse, comme une projection de l'âme du maître, et qui, de loin, nous crie : « C'est moi ». Mais la vie intérieure, les trésors riches et profonds de la vie intérieure des saints, de Marie surtout, s'ouvrent devant vous ; et, pour moi, je crois lire une page de Ruysbroeck l'Admirable, je pense à la sainte Lydwine d'Huysmans.

Telle *Sainte-Famille* a des formes d'une expansion sculpturale. Les volumes osseux vibrent. Vigoureux les méplats. Minne, le sculpteur Minne n'est pas bien loin.

Sous de terribles grisailles, sous de rudes paysages voilés, il y a comme des tranches infinies.

Les êtres qui souffrent, souffrent. Et ce n'est pas pour rire.

Devant cet *Evangile* vécu, on ne sommeole pas. Vous êtes pris. On ne remâche pas ici d'anciens nougats. Point de succettes de bondieuseries. C'est l'halètement inapaisé d'un grand cœur vers Dieu.

Le talent de Servaes est à son point de maturité. Sa foi mûrit, elle aussi, ayant passé par la souffrance. Rien de grand sans la souffrance. Sans la souffrance noblement acceptée.

Rome lui a rendu le plus fier service, en condamnant la *bizarrierie* des stations de son *Chemin de Croix*, en 1921. Servaes s'est soumis en bon chrétien qu'il est. Il n'a pas l'hypertrophie du Moi.

« — Voici mon dernier *Christ en croix*, nous dit-il, descellant enfin les lèvres, peut-il aller à Rome ? »

Question émouvante d'inquiétude, d'une inquiétude de la plus haute qualité.

C'est, en effet, le *Crucifixus* tel que l'ont compris les grands flamands, et Grünewald, et les mystiques allemands. L'homme qui est pendu sur ce bois a passé par la *Passion* vertigineuse, mais c'est un Homme-Dieu. Terriblement « réaliste » comme certaines pages des sermons sur la *Passion*, de Bossuet, « profond » comme les thèses de Jérémie, il est cependant glorieux, comme un Thabor, le *Christ en croix* de Lathen-Saint-Martin.

Dernière œuvre, en date, d'Albert Servaes.

Sa plus aimée. La plus *sienne*.

Nulle part son métier n'apparaît plus sûr de soi, ses raccourcis plus en vigueur, ses ombres mieux portées, sa palette plus « personnelle ».

Plus rien d'insolite, d'étrange.

Il entre tout entier dans la mort pour en surgir tout entier et entrer dans la gloire, le Christ.

Si près de nous tout à l'heure, il monte maintenant près de son Père, à la droite de son Père, planant entre ciel et terre.

Consummatum est. L'œuvre d'art, elle aussi, si j'ose dire, est achevée.

CHANOINE TH. BONDRUIT.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

Le renouveau catholique en France

dans les Lettres et dans les Arts

« Y a-t-il véritablement, comme on nous le souffle de toutes parts, un renouveau catholique en France dans les Lettres et dans les Arts, ou bien ces rumeurs ne sont-elles qu'une illusion de nos vœux chrétiens, ou encore un snobisme d'intellectuels et de mondains? »

C'est la question, volontairement dubitative que je viens de poser à M. Maurice Brillant, rédacteur en chef de la grande revue catholique *Le Correspondant*, et directeur chez Bernard Grasset, d'une collection intitulée « La Vie chrétienne. »

Il m'a répondu fermement, mais sans aucune précipitation comme pour témoigner de sa tranquille assurance :

— « Oui, je crois que nous vivons une période remarquable de renouveau catholique, et que ce renouveau vivifie les Arts et les Lettres de notre pays ».

La frivole manie des enquêtes s'amuse bien souvent, à l'image de certaines démocraties politiques : on interroge n'importe qui, sur n'importe quoi, et voilà les mois d'été franchis!

L'écueil ici n'était pas à craindre, M. Maurice Brillant est catholique, écrivain au talent multiple, romancier, critique d'art et historien paléographe. Homme d'action, il a été professeur, il est demeuré animateur. Son accueil discret, sa implicité, ne sont ni du relâchement, ni de la timidité. J'aime y voir plutôt un exercice de l'humilité chrétienne, et la douceur angevine de sa petite patrie.

Ce n'est pas un spécialiste, malgré ses préférences : un esprit profondément catholique ou même de solide formation catholique sans la foi, échappe au dur esclavage moderne de la spécialisation. Il conserve intacte la liberté de son intelligence, car le catholicisme est universel par essence.

Ainsi de M. Brillant. Sa pensée se porte au loin et n'est jamais à court d'énergie. De la sérénité, acquise par des luttes intérieures. Il est aujourd'hui l'ami de M. Jacques Maritain, le collaborateur de M. Henri Massis et d'un thomiste acharné comme M. Albert Camilleri, le familier d'Henri Ghéon. Or, il était jadis un fervent du *Sillon*, de M. Marc Sangnier. On voit le chemin parcouru et quels sacrifices ont marqué la route. Il ne parle guère de lui : il nous appartenait donc de lui décerner une juste louange avant de le laisser parler.

Le renouveau catholique en France! Vu surtout de l'extérieur, notre pays semble glisser vers l'oubli total du christianisme. En réalité, il est déchristianisé à la surface, nous ne pouvons le nier, ni nous créer des perspectives erronées. Le « Français moyen », le bourgeois matérialisé du jazz-band et des affaires, l'immense peuple souffrant — non de misère physique mais d'un abandon moral — des faubourgs de Paris, échappent à la voix du Christ. Mais regardons plus haut. Si la France paraît, plus que d'autres, atteinte du mal d'irréligion, c'est d'abord que la « corruption des meilleures est la pire ». Et les réformes viennent de la tête et non des membres. Or la tête française commence à peine à revenir d'un ou deux siècles d'égarements. Que l'on compte combien de temps il a fallu aux Encyclopédistes du XVIII^e siècle pour empoisonner l'élite, puis le gouvernement, avant d'atteindre au peuple. Aujourd'hui, nous recommençons le travail inverse. Nous tâchons de rendre à la France un cerveau et un cœur sains avant d'aller à la guérison des membres. Comme autrefois, le poison a pénétré de l'élite au peuple, de même nous voyons la santé se

poser sur les plus hauts sommets avant de gagner le corps de la nation.

Les hauts sommets! Ils se soumettent de plus en plus à la discipline religieuse, ils s'accoutument au parfum de l'encens. Que nous sommes loin des années où Baudelaire devait cacher sa foi catholique, où un Veillot demeurerait un étranger, même parmi les chrétiens! Voyez l'Art, Maurice Denis, Desvallières, Vincent d'Indy, ses écoles d'art sacré, les Cantoria, les sections d'art religieux qui se multiplient dans les *Salons* les plus ouverts au grand public. Il ne s'agit pas ici d'apprécier la valeur artistique de ces manifestations, mais d'en signaler l'importance sociale. La religion n'est plus honnie, exilée ou méconnue : elle rentre par les cieus dans la vie française. Que des sermons puissent être diffusés par T. S. F., que des films chrétiens esquissés et tournés par des prêtres puissent trouver des foules de regards dans des salles profanes, qu'au théâtre, un Gaston Baty (l'émule de Jouvet, des *Champs-Élysées* et de Dullin, de l'*Atelier*), un Jacques Copeau (le créateur du *Vieux-Colombier*, un converti), un Henri Ghéon (le rénovateur du théâtre chrétien, un converti lui aussi), forcer malgré tout la faiblesse des esprits et l'attention de la grande presse, — que des organes d'information tels que *Comœdia*, le *Journal* ou le *Petit Marseillais* consacrent des chroniques aux ordres religieux, qu'une *Semaine des Écrivains catholiques* (1) puisse s'organiser tous les ans, grandir et prospérer, qu'un livre comme celui d'Henri Massis — *Défense de l'Occident* — qui conclut nettement au catholicisme sauveur unique, soit lu par tant de lecteurs, — sachons voir dans ces nouveaux horizons, ce qu'il est convenu d'appeler un signe des temps.

Mais dira-t-on, ce sont-là des signes extérieurs. Tandis qu'on disserte sur « La faillite du cœur » (2) et sur la dureté des générations nées de la guerre, que dans certaines chapelles littéraires le sentiment passe pour inhumain, l'Esprit de charité et d'apostolat plane de nouveau sur le monde français.

Les conversions! Qui dénombrera celles écloses proche la guerre ou qui en sont résulté? On connaît les plus célèbres, mais celles qui sont la fleur d'une amitié obscure parce que profonde, celles qui naissent au contact d'un malheur accepté, celles qui marquent un retour à la méditation, qui les dévoilera? Elles existent pourtant ces lentes transformations de l'élite intellectuelle française auxquelles un Jacques Maritain, mystique et philosophe du Moyen-âge aura tant contribué. Ce converti du protestantisme, ce professeur séduisant de l'Institut catholique de Paris, ce caractère serein qui domine nos faiblesses, est un apôtre qui communique tous les jours. Une cour de jeunes gens l'entoure de respect et d'affection et reçoit de lui comme une nourriture de résurrection. L'histoire dira un jour quelle influence décisive ont eu sur la jeunesse — de l'âge ou du cœur — les « Après-Midi de Meudon » où passèrent et passeront quelques-unes des plus belles âmes ramenées à Dieu par le zèle apostolique, les yeux azurés de bonté de Jacques Maritain. Et quelle reconnaissance pour sa femme, admirable et forte comme une Vierge sage de l'Évangile.

Qu'est-ce qui caractérise ce renouveau catholique dans les Arts et dans les Lettres? On s'imagine que les artistes catholiques parce que tels, iront fatalement à la monotonie de l'expression, à l'uniformité des moyens, avec je ne sais quel moralisme mortellement ennuyeux pesant sur leurs œuvres. C'est une grave méprise. S'il est vrai qu'un élan collectif anime l'ensemble de la catholicité, le catholicisme est cependant la plus individuelle des religions. L'art doit produire l'exaltation dans la joie totale. Que chacun procure cette joie au peuple et à l'élite selon son tempérament,

(1) Promoteur et animateur : Gaëtan Bernoville, directeur de la revue *Les Lettres*.

(2) Enquête fort curieuse du journal *Comœdia*, due à M. Pierre Lagarde.

aucune discipline autre que celle de la vérité. L'esprit catholique opère sur l'artiste par une sorte d'incarnation qui laisse sa liberté vivante et ne s'impose qu'à ses principes généraux. Un point d'appui inébranlable commun à tous, puis ascension libre selon la force de chacun. La sécurité, mais non la prison. Jamais religion mieux que la romaine des Papes n'assura plus grande indépendance à l'expression artistique (1).

Cette mise au point nous semble indispensable autant pour nous défendre contre le reproche d'éteindre les originalités que pour répondre à ceux qui, trop zélés, souhaiteraient au contraire, voir une seule théorie esthétique commune à tous les artistes chrétiens et concluant au « désaccord entre les catholiques » parce que M. Paul Claudel ne conçoit pas son art comme M. Henri Bordeaux?

Nous préciserons encore ce renouveau en examinant son origine. On répond, d'un peu partout, *la Guerre*. C'est inexact, si on y voit la cause première. La guerre a précipité un mouvement déjà déclenché. Elle a suscité des réflexions plus sérieuses, plus décisives, plus généreuses. Un immense remous d'idées et de sentiments s'est fait autour d'elle, par elle. Elle a rappelé au monde moderne la vanité de sa civilisation matérielle, sa fragilité, son impuissance à fonder scientifiquement le bonheur. *Scientifiquement*, ce mot nous donne la clef, forgée antérieurement à la guerre, du renouveau qui nous réjouit. C'est de la triple faillite du scientisme, de la croyance au progrès déifié, du règne exclusif de la matière que procédèrent bien avant 1914, les aspirations vers une vie spirituelle, et, plus les jours s'écoulaient, vers une vie surnaturelle (2).

Jamais les nations ne jouirent de plus de bien-être physique, jamais peut-être elles ne furent moins heureuses, ni plus assaillies par le doute. C'est le grand mal contemporain. Sur le bord des abîmes, malheureux, désespéré, l'homme a réagi par son élite et s'est décidé à reprendre la route de vie, à retrouver par elle le secret de la joie. C'est parce que tous les efforts de l'orgueil humain pour s'appuyer sur l'homme seul ont échoué que nous sommes revenus à la Foi. L'élite des Arts et des Lettres de France reconnaît aujourd'hui cette faillite et ce redressement.

Une influence encore à signaler, celle des couvents, postérieure à la guerre, mais peut-être plus incisive.

Du Nord au Sud, la France retrouve ses moines, et avec eux des exemples vivants, une atmosphère de sérénité, une mystique chrétienne qui la protège des nuages de l'Asie et des erreurs de l'Occident. Je ne citerai que deux foyers célèbres : Solesmes sous la règle de saint Benoît, saint Maximin du Var et « La Vie spirituelle » des Dominicains. Leurs cellules et leurs cloîtres ont déjà vu accourir l'élite des écrivains et des artistes. C'est un peu la mode d'aller faire sa station bénédictine ou sa saison dominicaine. Qu'importe! Ne méprisons pas la mode. Faisons-la, elle aussi, servir le Christ. Quoiqu'il en soit, le passage seul d'une robe de moine dans les champs, à l'église, dans les rues de Paris marque sur la foule la restauration catholique française. Quelle puissance exercée alors sur les élites par ces couvents de science et de charité! Elle est incontestable. Elle est à la base du renouveau. C'est pour nous une garantie de continuité et de soutien. Mais à côté de l'action publique, si l'on peut dire, des moines, il y a l'action intérieure sur les âmes par la Communion des Saints. Certes, un profane ne peut admettre dans sa plénitude cette merveille du christianisme, mais pour quiconque a reçu le don de la Foi, quelle vision que ces prières

(1) Voyez Ronsard, voyez Racine, voyez Baudelaire, voyez Léon Bloy!

(2) A cet égard Péguy et les *Cahiers de la Quinzaine*, la religiosité barrésienne, les *Conférences* du P. Janvier, les *Encycliques* de Léon XIII et de Pie X, la fameuse enquête d'Agathon sur *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, le mouvement de rénovation spirituelle dérivé de l'*Action Française*, les démarches du *Sillon* lui-même malgré ses erreurs, témoignent que les esprits tendaient vers l'Esprit, bien avant la catastrophe.

qui des ciels de France s'élèvent à toutes heures vers le ciel de Dieu, aident les défaillants, fortifient les fidèles, et inondent de lumière ceux qui, même dans les ténèbres, n'ont pas perdu le goût de la clarté divine!

Sur la fin de notre entretien, M. Brillant m'a parlé à mots couverts d'une organisation catholique d'écrivains et d'artistes. Comme il en fait partie, il a été discret. Mais nous nous sommes renseignés et nous le serons moins que lui. Voilà donc une douzaine de catholiques d'élite, où l'on rencontre des philosophes (Jacques Maritain, M. Albert Caméleri), des critiques d'art (M. Brillant), des hommes du monde (M. le comte de Vogüé), des littérateurs (M. Henri Massis), des hommes de théâtre (Gaston Baty), etc., qui se sont mis au travail selon les principes que nous évoquions tout à l'heure : adhésion totale au catholicisme, respect absolu de la personnalité artistique, Leurs projets? des réalisations! Une collection « La Vie Chrétienne », publiée chez Bernard Grasset, la plus appréciée et la plus à la mode des maisons d'édition, selon une formule neuve et qui exclut toute bigoterie, toute fadeur, toute faiblesse littéraire. Une œuvre d'érudition : le *Fichier catholique*, qui suit le mouvement catholique en France dans toutes les manifestations, statistiques, notes, bibliographies, etc. Une œuvre artistique : les *Confères de Saint-Genest* qui réuniront les auteurs dramatiques, les acteurs, les amis du théâtre. Enfin, un chef-d'œuvre d'esprit catholique, une revue : *La Correspondance littéraire et philosophique*. Jamais publication n'aura été à la fois plus universelle et plus restreinte. Elle n'aura pour lecteurs que ses collaborateurs, deux cents à peine. Mais quelle diffusion!

Destinée à l'élite non seulement française, mais catholique, elle aura des correspondants en Belgique comme au Brésil, en Italie comme au Japon. C'est peut-être le premier essai de réunir les sommets du monde intellectuel sur des principes identiques, un premier retour à la culture européenne d'avant la catastrophe de 1914, à l'échange savant des XVII^e et XVIII^e siècles, à la culture chrétienne du Moyen-âge. La véritable internationale parce qu'universelle, au-dessus de la politique contingente et qui, forte des principes catholiques, pourra seule ramener l'ordre dans la masse parce que l'élite aura reconquis l'ordre.

Voilà à peu près tout mon entretien avec M. M. Brillant. Je crois n'avoir pas ajouté grand chose à ses réflexions personnelles, et si j'en ai omis, qu'il veuille bien, en même temps que pour mes indiscretions, ne point m'en tenir rigueur.

Philippe DE ZARA.

Dieu premier servi⁽¹⁾

Tout ce qui blesse la catholicité blesse le Christ. Elle est aussi le dernier espoir du genre humain.

Ce serait une erreur mortelle de confondre la cause universelle de l'Eglise et la cause particulière d'une civilisation, de confondre par exemple latinisme et catholicisme, ou occidentalisme et catholicisme. Le catholicisme n'est pas lié à la culture occidentale. L'universalité n'est pas enfermée dans une des parties du monde.

Le Christ est mort pour l'Orient et pour l'Occident. Dieu il embrasse l'Orient et l'Occident dans le même amour incréé. Homme il est né, « juit par excellence de nature », au centre où l'Orient joint l'Occident.

(1) Voir la note publiée dans notre dernier numéro.

Je n'ignore pas les périls que représentent pour l'esprit le syncrétisme confus qui s'affuble des couleurs de l'Orient, et la rencontre de l'idéologie dont l'Europe empoisonne le monde, et dont nous nous délivrons à grand-peine, avec les grands démons amorphes des fausses religions de l'Asie. Mais c'est là précisément un mal commun, une menace commune, qui procède non de l'Orient, mais de l'universalisme du diable contaminant l'Orient et l'Occident l'un par l'autre. Les pseudo-christs qui pullulent sont les fruits de ces conjonctions du mal.

Ne nous y trompons pas: les plaintes, les malédictions que l'Orient élève aujourd'hui contre nous ne sont pas seulement l'effet de la haine, mais aussi d'une déception profonde. On ne peut entendre cette clameur sans frémir de tristesse et de honte. Que serait-ce s'ils savaient le don de Dieu, que nous leur devons, et que nous avons gardé pour en abuser, — que nos missions portaient mais que nos vices arrêtaient? Les travaux des missionnaires, leur charité, leur témoignage souvent sanglant, sont l'honneur de l'Europe et peut-être sa rançon. Mais loin de les aider comme elle devait, ses fautes les ont constamment contrariés. Et depuis un siècle elle s'est faite l'apôtre de sa propre apostasie. Avant de nous indigner contre ceux qui nous accusent, reconnaissons d'abord que nous avons péché contre eux, et que la diffusion de notre pseudo-culture athéistique, et de ce modernisme soi-disant scientifique qui est un évangile de damnation, n'a su que vider le monde de ses forces vives et de ses réserves spirituelles. La prétention affichée par certains représentants de l'Orient d'être les ambassadeurs de l'esprit dénonce une illusion qui n'est pas inoffensive. Elle dissimule aussi une aspiration douloureuse, que l'Eglise de Jésus-Christ peut seule contenter.

Catholique, membre de cette Eglise universelle, je n'attends du bouddhisme et du taïsme aucun message sauveur, mais à l'égard de tous ces hommes je me sens d'abord comptable, dans le mystère de la réversibilité.

Nous l'écrivions dans une étude récente, « entend-il signifier que l'Europe ne serait rien sans la foi, et que sa raison d'être a été, et demeure, de dispenser la foi au monde, Hilaire Belloc a raison de dire que l'Europe c'est la foi. Mais absolument parlant, non! l'Europe n'est pas la foi, et la foi n'est pas l'Europe; l'Europe n'est pas l'Eglise, et l'Eglise n'est pas l'Europe. Rome n'est pas la capitale du monde latin, Rome est la capitale du monde. *Urbs caput orbis*. L'Eglise est universelle parce qu'elle est née de Dieu, toutes les nations s'y trouvent chez elles, les bras en croix de son Maître sont étendus par-dessus toutes les races et toutes les civilisations. Elle n'apporte pas aux peuples les bienfaits de la civilisation, mais le Sang du Christ et la Béatitude surnaturelle. Il semble que se prépare de nos jours une sorte d'épiphanie admirable de sa catholicité, dont le développement progressif, dans les pays de mission, d'un clergé indigène, peut être regardé comme un signe précurseur ».

Avant d'être combattue du dehors par la fausse catholicité de l'Adversaire, cette sainte catholicité a été constamment contrariée du dedans par l'égoïsme de l'homme. Ne parlons pas des désastres spirituels amenés au cours des siècles soit par les rivalités humaines dans l'Eglise, soit par les ambitions ou le mercantilisme, les vues intéressées des gouvernements. A l'honneur du catholicisme un Las Casas s'est trouvé pour dénoncer dès l'origine les scandales dont les indigènes de l'Amérique centrale et méridionale étaient victimes, étendre sur eux la protection de la justice du Christ. Mais la rapacité fut tout de même la plus forte. Aux procédés anglais dans l'Amérique du Nord et dans l'Inde le christianisme réformé n'a rien su opposer. Héroïque par ses soldats mais déshonorée par l'or, l'histoire de la colonisation moderne s'est chargée d'iniquités, dont la « guerre de l'opium » n'est qu'une illustration parmi bien d'autres. Tout cela est du domaine des négoce du siècle; et se paiera. Ce que je veux souligner ici, c'est un fait d'ordre spirituel. Envahissant l'esprit des clercs comme des laïques, et même de plusieurs parmi ceux-là mêmes qui se consacraient à l'apostolat, les préjugés sur l'infériorité radicale des races non blanches ont trop longtemps fait regarder les missionnaires comme les apôtres non seulement de Jésus-Christ, mais aussi d'une certaine culture humaine ou nationale, quelquefois même comme les avant-coureurs des colons et des marchands. Ce fut là un des principaux obstacles à l'évangélisation du monde. L'Eglise aujourd'hui renverse cet obstacle. Elle nous rappelle que ses missionnaires doivent renoncer à tout intérêt d'ici-bas, à tout souci de propagande nationale, ne connaître que le Christ, et qu'ils sont envoyés pour fonder des églises

qui se suffisent à elles-mêmes avec leur clergé complet. Sans affirmer que toutes les races et toutes les nations aient la même vocation historique et un égal développement humain, elle affirme, par l'acte le plus significatif, qu'elles sont toutes appelées de Dieu, enveloppées de même dans sa charité, que chacune a sa place légitime dans l'unité spirituelle de la chrétienté, et peut fournir des évêques au troupeau du Christ.

Il serait vain de penser qu'en se délivrant de vieilles entraves, la catholicité n'aura pas à affronter des dangers nouveaux, contre lesquels il importe de se tenir en garde. Le nationalisme des jeunes nations en pleine fièvre d'affranchissement n'est pas capable de moins d'excès que celui des peuples fatigués, et des États chargés d'histoires; leur susceptibilité n'est pas moins ombrageuse; il n'est pas certain que le monde, en route pour le spectacle d'une libération, n'assiste pas simplement à une mutation de servitude.

Plus profondément, on peut remarquer que tout moment de délivrance est pour l'humanité un moment de péril. Il faut toujours se méfier des détentes, parce que notre nature est faible et courbée sous un fardeau si lourd. A la moindre impression d'allègement, elle s'imagine que toutes les contraintes et tout le vieux malheur, que toute la loi va céder.

C'est pourquoi, après la grande délivrance de la Croix, et de la Résurrection, et de la Pentecôte, Dieu lui a ménagé une si longue et si sanglante pénitence. Les persécutions des premiers siècles, l'angoisse, les douleurs du haut moyen âge, c'était comme le *noli me tangere* du Saint-Esprit: il préservait par cette nuit le Christ et la rédemption dans les âmes. Pressées par les contraintes non de la crainte mais par l'amour, forcées par la souffrance à faire, selon le mot du Père de Foucauld, des déclarations d'amour avec preuve, elles ne laissaient pas leur délivrance glisser du côté de la chair. Il fallait une telle école aux siècles chrétiens pour apprendre où se trouve la véritable liberté.

Alors pourtant il s'agissait d'une délivrance authentique, et divine, de la seule délivrance. Plus tard le monde a fait l'expérience d'une autre délivrance, et celle-là n'était pas pure. Quand la Révolution, nourrie de la longue injustice des hommes, a éclaté comme un fruit, ce qu'elle a rejeté c'est tout le régime, — normal pour l'être humain, mais qui s'était détruit lui-même par une plénitude d'abus, — des contraintes conservatrices de l'être, et de la force protégeant l'homme contre lui-même. Elle ouvrait, comme on sait, l'ère de la liberté. Si de l'édit de Milan à la Déclaration des droits, la force humaine au service du Christ a duré quinze siècles avant de faire faillite, un siècle et demi, — même pas! — a suffi à la liberté humaine affranchie du Christ pour envelopper l'univers d'un déluge de maux.

Quand nous pensons à l'Europe, en particulier à la civilisation méditerranéenne, toutes les grandeurs de sa vocation et de son passé nous éblouissent. Un point cependant doit retenir notre attention. Quoi qu'il en soit de ses titres intrinsèques, l'espèce de monopole historique dont cette civilisation jouissait de fait, aujourd'hui semble ébranlé. Il importe de bien comprendre ici la signification de la guerre, et l'effrayante coupure qu'elle a marquée. Le mot de Benoît XV sur le suicide de l'Europe va plus loin qu'on ne pense. L'Europe a tué son passé. Qu'on pleure tant qu'on voudra sur les dieux de l'Hellade et sur tout le passé classique, l'immense corps séculaire de culture profane chrétienne, dont tout Européen venant au monde recevait une sève d'humanité nourricière, et qui le portait dans la vie, l'éduquait, le soutenait de toutes parts, paraît maintenant comme inanimé. En fait ceux qui en ont tant reçu, ont aujourd'hui le sentiment de ne en recevoir presque rien. Toute la douceur et la beauté, les formes, les valeurs, les images mêmes dont nos ancêtres ont vécu, qui leur faisaient la nature fraternelle et l'univers familier, et qui nous préparaient en eux de génération en génération, nous sont devenus tout à coup quelque chose de lointain, de séparé: parfaitement digne d'admiration et de respect, mais immobilisé dans ce qu'il n'est plus. Et voilà sans doute la cause profonde du grand désarroi de la jeunesse d'aujourd'hui. Elle se promène dans sa propre humanité comme dans une salle de musée, elle voit son cœur dans les vitrines. Trop de chefs-d'œuvre. Quoi d'étonnant qu'elle ait envie de tout briser? Exotiques à nous-mêmes, quoi d'étonnant que rien ne nous semble exotique, et que toutes formes humaines éveillent semblablement notre curiosité, ou notre ennui?

Les âmes sont nues. Et en un certain sens l'Eglise aussi est nue. Toute la laine et la soie, toutes les richesses d'humanité séculaire dont l'a revêtue et protégée, quelquefois opprimée, la civilisation d'une partie choisie du monde, tombent en lambeaux.

Ce vêtement n'est pas l'Eglise. Il n'intéresse pas sa vie propre. Mais le prodigieux éclat qu'elle jette dans le monde ne doit pas nous dissimuler que le prince de ce monde lui rend le monde de plus en plus étranger. Eh bien, elle n'a pas peur de la solitude; s'il le faut, elle habitera les déserts et les fera fleurir. Elle y trouvera des parures nouvelles.

Je ne désespère pas de l'Europe. Cette mort dont je viens de parler n'est pas une mort réelle. Les sources profondes de sa vie sont toujours là, cachées, non pas taries. Mais je dis que nul moyen purement humain, — l'Eglise seule et la foi pourront les faire jaillir de nouveau. Elle ne se relèvera que si elle revient toute aux pieds du Christ. Alors seulement elle pourra reprendre sa mission, qui était de servir le monde en le guidant, non de le régir à son profit. En attendant, l'Eglise nous rappelle que si notre culture est gréco-latine, notre religion ne l'est pas. Elle a assumé cette culture, elle ne s'y est pas subordonnée. Si l'Occident endurci par trop de prévarications et d'abus de la grâce se ferme pour un temps à son action, hardiment elle se tournera vers les cultures formées sous d'autres climats, elle seule peut le faire sans trop de péril, parce qu'elle a dans les mains de quoi tout rectifier dans les cœurs de bonne volonté. Mère et nourrice de la civilisation, elle sait comment on dresse un monde.

Et qu'on n'imagine pas qu'elle abandonne jamais les vertus supérieures qu'elle-même a fait produire à la culture hellénique et latine. Si elle a fait si grand usage de cette culture, le motif très simple en est toujours efficace : comme l'antique hébraïsme dans l'ordre de la révélation, celle-ci avait reçu de la Providence, dans l'ordre de la raison, un privilège qu'il serait honteux de renier : c'est la seule culture où la raison humaine ait à peu près réussi. Il était donc normal qu'elle fournisse à la vie surnaturelle de l'Eglise des moyens humains de choix. Encore, pour mener cette réussite à son terme, les influences supérieures dispensées par l'Eglise elle-même étaient-elles requises. Seules elles mettent la raison en état d'accéder vraiment à cette universalité d'ordre naturel à laquelle elle tend par essence, et que l'infirmité de l'homme lui dispute sans cesse. Il a fallu des siècles d'élaboration chrétienne pour que l'intelligence débouchât enfin dans l'universalisme intégral exigé par la vérité. Saint Thomas d'Aquin est le grand metteur en œuvre de cet universalisme développé dans la raison sous la lumière de la foi, c'est pourquoi l'Eglise a une telle prédilection pour sa doctrine, et en a fait, selon le mot de Benoît XV, *sa doctrine propre*. On l'a dit très justement, et il ne faut pas se lasser de le répéter : « Ce n'est pas le catholicisme qui est thomiste, c'est le thomisme qui est catholique; et il est catholique parce qu'il est universaliste (1). » C'est dans un système de signes, dans un langage latin que s'expriment la métaphysique et la théologie de saint Thomas, — en elle-même cette sagesse n'est pas plus liée au latinisme qu'à la physique d'Aristote ou de Ptolémée. Elle accueille tout l'être, parce qu'elle est absolument docile à l'être. Ayant les arêtes les plus dures, elle a l'amplitude la plus grande; ayant la plus stricte discipline, elle a le jeu le plus libre. Par un de ces paradoxes que ne dédaigne pas la Providence, et qui sont l'effet d'une logique supérieure, c'est dans la scolastique qu'a été formée la pensée la moins scolaire. Il lui est demandé aujourd'hui de se porter sur les positions les plus avancées.

Sans doute ceux qui possèdent sont-ils d'ordinaire paresseux, et laissent-ils dormir leurs trésors; les thomistes ont beaucoup de peine à ne pas diminuer saint Thomas. Aussi bien savons-nous que les hommes jettent les mains sur tout ce qui vient du ciel, pour l'approprier à leurs intérêts d'un jour, et l'asservir à leurs conflits particuliers. Mais si le poids de la nature et les contingences de l'opinion attirent tout système humain vers les divisions d'en-bas, la foi et la contemplation, auxquelles la doctrine de saint Thomas est suspendue, la maintiendront toujours dans l'universalité, comme instrument intellectuel de l'Eglise. Voilà le point capital : cette doctrine est l'*instrument* intellectuel propre de l'Eglise universelle, à ce titre il est aussi impossible qu'elle restreigne jamais l'universalité de la vérité, que de voir jamais le catholicisme restreindre la catholicité.

C'est dans l'Eglise que toutes les vertus de l'Occident se conservent. Elle les conserve en les universalisant, pour autant qu'elle en use dans sa propre vie intellectuelle et spirituelle, et dégage ainsi de leurs particularités naturelles une substance immortelle qu'elle s'incorpore. J'ai dit que se défait le vêtement de culture profane que l'Europe lui avait tissé. Ce n'est plus d'un vêtement

qu'il s'agit ici, mais du corps lui-même. Tout ce qu'il y avait de suc éternel dans la sagesse et les richesses de l'Occident a été incorporé à la vie propre de l'Eglise. Tout un organisme rationnel ayant une valeur universelle, supra-locale et supra-temporelle, s'est ainsi constitué, qui ne périra pas. Saint Thomas est chargé de le maintenir dans l'unité.

La foi surnaturelle est indépendante en elle-même de tous ces trésors de raison. Mais pour se répandre et se conserver parmi les hommes elle doit se servir d'eux. Prétendre l'en dépouiller, sous prétexte de l'alléger, serait la pire absurdité. A cause de l'infirmité naturelle de la raison, qui n'a pas les divines garanties d'intégrité et de perfection propres à la foi, il se peut bien que des virtualités importantes de la sagesse rationnelle, philosophique et théologique, soient restées masquées ou insuffisamment développées dans la pensée de l'Occident : nous avons beaucoup à recevoir à ce point de vue de nos frères slaves, et d'une spiritualité authentiquement chrétienne qui, malgré la séparation sait encore faire germer des saints. Nous avons à recevoir aussi des formes de pensée non chrétiennes, que dis-je, de toutes les erreurs du monde, où toujours quelque vérité est tenue captive. Il reste que tout ce qui sera reçu devra être assimilé dans la vérité, et que la doctrine propre de l'Eglise a pour elle l'autorité de l'Eglise elle-même, sans cesse assistée par Dieu non seulement dans ses définitions infaillibles, mais dans toute sa vie intellectuelle. Les influences de la causalité matérielle, les adaptations à telle ou telle formation historique n'intéressent dans cette doctrine absolument rien d'essentiel elle est vraie, et par là même au-dessus des variétés du temps et de l'espace. Elle s'est développée en telle région du globe et durant tant de siècles, mais de ce fait elle n'a subi dans sa substance aucune *particularisation* historique ou géographique. Après une très longue maturation elle est prête au contraire à fournir les moyens d'un redressement universel.

* * *

Une tâche immense et ardue, ne nous la dissimulons pas, s'impose aux catholiques. Pour faire triompher l'universalisme du Christ, il est aujourd'hui nécessaire de suppléer à l'éducation chrétienne qui a manqué à beaucoup de peuples. En leur *adaptant* le catholicisme? Dans la mesure où adaptation dit changement, on s'y adapte. En les *adaptant* au catholicisme? Dans la mesure, où adaptation dit conformation à quelque chose d'étranger, on n'a pas à s'adapter au catholicisme, qui n'est étranger nulle part. Choisissons un meilleur vocabulaire. Disons qu'un grand travail de *préparation* est exigé, qui permettra à ces peuples d'enraciner l'Evangile dans leurs propres cultures.

Ce travail est possible, parce qu'en dépit de toutes les différences accidentelles (singulièrement exagérées, semble-t-il, par beaucoup de philologues et de théoriciens), l'homme et la raison sont partout les mêmes. « Ce qui me frappa le plus à mon arrivée en Chine, nous disait le Père Lebbe, ce n'est pas la diversité, mais la ressemblance. » Aussi bien Dieu ne s'est-il nulle part laissé sans témoignage, a-t-il ménagé partout des pierres d'attente secrètes qu'il importe de découvrir.

Ce travail est terriblement difficile, parce qu'il doit respecter à la fois, et dans des matières où le sujet humain ne demande qu'à tout embrouiller, l'absolu de l'immuable vérité et la relativité de tous les modes contingents de développement culturel. Une loi nous rappelle que la grâce a un droit naturel sur toutes les natures et les nations, et qu'en tout pays la maison de Dieu est la maison commune et natale. Une autre loi nous rappelle que toute faiblesse à l'égard de l'erreur se paie d'un prix sanglant, et qu'on ne mène pas les âmes à la lumière avec des complaisances pour la nuit.

Il réclame une collaboration universelle. Dieu veuille susciter des vocations intellectuelles parmi les convertis de toute race! Et puissent-ils se hâter, avant que trop de ruines et de corps sanglants ne jalonnent la terre. C'est leur effort qui achèvera l'œuvre commune. Mais on est aussi en droit de penser que notre patrie a reçu pour cette œuvre un appel particulier, parce qu'elle est née missionnaire. Et quelle autre nation a donné aux missions plus de sang et plus d'amour? Plus on connaît et aime les autres nations, mieux on devine l'importance du message de la France. Un certain protectionnisme intellectuel, qui prescrit l'ignorance d'autrui sous prétexte de garder sa force, en réalité par un sentiment d'épargne bourgeoise et de quant-à-soi, est un empêchement

(1) H. WORONIECKI.

à la délivrance de ce message. Quand elle en triomphe, — sans cela se renoncer, — son ardeur sèche éveille alors chacun au meilleur de soi-même. Entend-elle aujourd'hui les plaintes impérieuses qui provoquent de toutes parts son antique générosité? Le monde la requiert de députer ses forces intellectuelles à la grande entreprise attendue de Dieu.

Alors que la sagesse illusoire des philosophes de ce monde fait dans tous les pays le siège de toute intelligence, penserons-nous maintenant que cette entreprise puisse s'accomplir sans le secours de la raison la mieux armée? Ce n'est pas du côté de l'indistinct et de l'inorme, c'est à force de distinction, de vigueur formelle et formée, qu'elle a chance de réussir. Si l'on y travaillait sans les plus fortes garanties doctrinales, ou que l'on espérât trouver des armes suffisantes dans l'état le plus primitif et le moins différencié de la pensée chrétienne, ou qu'on voulût même bâtir sur des philosophies étrangères à la vérité, on s'exposerait à de sérieux mécomptes. Ne craignons pas d'y insister, c'est la forme la plus évoluée et la plus parfaite de la pensée chrétienne, c'est la haute sagesse placée sous le signe du Docteur commun de l'Eglise qui doit être ici mobilisée. C'est d'elle qu'il faut tirer, sous les présentations convenables, en l'approfondissant selon toute sa rigueur et selon les exigences authentiques de chaque problème, les valeurs intellectuelles dont tous les climats de la terre ont besoin. Forme conservatrice de tout ce qu'il y a d'universel et de perdurable, elle seule peut ranimer l'Occident, lui rendre l'usage libre et vivant de ses richesses spirituelles, de sa tradition et de sa culture; elle seule peut sauver l'héritage de l'Orient, et réconcilier les deux moitiés du monde. Car il s'agit non pas d'opposer irréductiblement une culture à l'autre, et non pas de les brouiller toutes dans un mélange sans nom, mais d'user des formes intellectuelles les plus pures et les plus actives élaborées dans l'Eglise pour assumer et intégrer dans la lumière du Verbe incarné, sans porter la moindre atteinte à leur individualité et à leur autonomie naturelle, tout ce qu'il y a de sage, de bon, de vraiment humain, et même divin, dans les diverses cultures et les diverses formations historiques.

Croisade de l'esprit, esprit de croisés. Les positions purement défensives, les accommodements, les réduits provisoires, les vérités partielles ne sont plus de rien. C'est à une expansion universelle de l'intelligence que nous sommes appelés par l'amour. Il est temps. L'âme demande à adhérer purement à l'absolutisme de la vérité et de la charité. Il doit venir des hommes libres de tout sauf de Jésus. Des saints les ont annoncés (1). Ils ne feront pas acception des personnes, ni des nations, ni des races. La routine antique ou les préjugés modernes, la quiétude des riches, le sort de la grammaire et du bon goût, les préoccuperont peu. Divisant en toutes choses la lumière, d'avec la nuit, ils entreprendront de réconcilier dans la justice les oppositions humaines, et de rendre tout l'homme à Dieu. L'amour les fera universels par grâce comme Dieu l'est par nature, dilatera leur intelligence à la mesure des intentions divines. Si le monde ne les reçoit pas, leur œuvre pourtant ne sera pas vaine, et s'accomplira en tout cas dans l'invisible royaume des esprits qui les entendront.

Jacques MARITAIN.

Les prétendus francs-tireurs belges⁽²⁾

IV

Nous voici au cœur du sujet. Arschoot, Andenne, Dinant, Louvain, dont M. Meurer ne peut nier la destruction, ont été justement punies selon lui, et encore, les Allemands y auraient fait preuve de modération et de justice. Les faits réels sont décrits dans les

(1) Saint Vincent Ferrier, le Bienheureux Grignon de Montfort.

(2) Voir la *Revue* du 26 août 1927.

rapports de la Commission d'enquête publiés en 1921-1923 (1). Malgré la terrible responsabilité qui découle pour l'invasisseur des scènes atroces qui se sont déroulées dans ces quatre endroits, le rapporteur Meurer soutient que ses compatriotes ont été attaqués par la population civile, qu'ils se sont bornés à se défendre et que leur défense est restée dans les bornes de la raison ou même de l'humanité (p. 76).

ARSCHOT.

A Arschoot, où ont succombé 156 personnes, dont des enfants, et où le rapport a soin de citer seulement 88 victimes, toutes francs-tireurs, dit-il, la prétendue attaque dirigée, le 19 août, au soir, par la population contre les occupants n'est établie, selon le rapporteur, que par ce fait qu'une fusillade fut dirigée contre les Allemands. Il omet de prouver que les habitants ont tiré. Nous savons, au contraire, que, comme ailleurs, les soldats allemands et leurs officiers, exaspérés par une attaque des troupes belges venant d'Anvers, se livrèrent à des violences contre ces habitants dès le matin du 19 août, jour où eut lieu la panique prise pour une révolte. Les dépositions de vingt-deux témoins assermentés sont rapportées *in-extenso* dans le rapport de la Commission belge, publié en 1923 (1^{er} vol., t. II, pp. 364 et suiv.).

ANDENNE.

A Andenne, où les Allemands tuèrent 211 civils et détruisirent 45 maisons, les soldats belges en retraite opposèrent quelque résistance aux avant-gardes ennemies qui prétendirent obstinément et contre toute évidence que c'étaient là des actes de francs-tireurs et en prirent prétexte pour commettre les abominations décrites par ce rapport belge et plus ou moins avouées par le Dr Meurer.

Des femmes, des jeunes filles, de petits enfants furent fusillés comme francs-tireurs. Le tout eut lieu soi-disant en vertu d'un ordre du conseil de guerre, selon un avis allemand affiché dans la malheureuse cité.

Pour s'excuser, les envahisseurs prétendent qu'une attaque préméditée a eu lieu, que le signal en fut donné par une fusée et par le son des cloches, que les habitants usèrent de *mitrailleuses* contre les soldats et aussi de bombes et de grenades! Inutile de dire que la sonnerie incriminée n'était autre que l'*Angelus* sonné tous les soirs, et que les coups de feu tirés des hauteurs de la Meuse en face d'Andenne, attribués naïvement ou très arbitrairement à des francs-tireurs, ne peuvent être invoqués par les Allemands puisqu'il est impossible de dire, vu la largeur du fleuve, de qui ils émanaient. En tout cas, rien ne permettait de dire qu'ils fussent tirés par les habitants d'Andenne. Et, fort laconique mais aussi fort mensonger, le rapport conclut en disant : « Environ 200 habitants perdirent la vie dans ces combats. » (p. 79).

Contradiction inouïe, bien explicable quand on défend une cause détestable! Car le même Dr Meurer doit plus loin reconnaître qu'on a fusillé les habitants d'Andenne en masse et systématiquement, après des simulacres de jugement (pp. 88, 89, 96, 97), lesquels, d'ailleurs, ont été relatés par les autorités allemandes et par les témoins entendus par la Commission belge. Dès lors, les massacres, les incendies, les pillages, ont eu lieu à froid et non pas dans l'ardeur d'une prétendue lutte. Il s'agit bien de tueries méthodiques, et la violation du droit des gens est manifeste, avouée par ses auteurs qui en conservent la pleine responsabilité.

DINANT.

Pour Dinant, où les crimes furent plus odieux encore, le Dr Meurer se sent plus à l'aise, au moins en fait et pour ce qui regarde

(1) Arschoot (I, p. 31), Andenne (II, p. 97), Dinant (III, p. 151), Louvain (II, p. 61).

les provocations attribuées à la population belge. En résumé, dit-il (p. 80, 98 et suiv.), les habitants ont attaqués les soldats allemands le 21 août, lors d'une première entrée dans les faubourgs. Le 23, revenant sur la ville, les Allemands ont été de nouveau assaillis et ils ont dû se défendre en tuant leurs agresseurs et même leurs prisonniers : ceux-ci, parmi lesquels des femmes et des enfants, avaient fait le coup de feu. Même, un placard rédigé en langue française aurait préparé le soulèvement (p. 100).

La Commission belge a répondu à ces mensonges, en produisant un nombre considérable de témoignages, d'où il résulte que si des Français et des soldats belges ont lutté contre les Allemands, peut-être en utilisant les maisons de la ville, conformément à leur droit, rien n'a pu être reproché aux habitants. C'est bien en vain que le D^r Meurer essaie d'ébranler la confiance due à la déposition de M. Tschoffen, procureur du Roi, et d'autres citoyens dignes de toute considération (p. 83).

En particulier, le soi-disant appel aux armes que le D^r Meurer invoque n'est pas produit, et son existence ne peut être prouvée par des déclarations verbales, alors qu'il importerait de voir la pièce pour vérifier quelle date elle portait, à quel endroit elle aurait été affichée, de quelles personnes elle émanait, et si elle n'était pas tout simplement un faux fabriqué pour justifier les actes odieux commis à Dinant par les envahisseurs.

Mais ce qu'il faut retenir de l'écrit du rapporteur allemand, c'est un triple aveu. D'abord, tout en s'efforçant de prouver que les habitants de Dinant ont lutté contre les Allemands, ont mis leurs maisons en état de défense, ont *mitraillé* les soldats teutons, etc., il doit reconnaître qu'au faubourg de Leffe, situé en avant de la ville, les Allemands se sont heurtés à l'**ennemi**, qui occupait les maisons (p. 561). Dinant était donc défendu par les Belges ou les Français, et de là venait la résistance rencontrée par les avant-postes allemands.

En second lieu, l'auteur reconnaît que les officiers allemands ont fait fusiller leurs prisonniers civils et leurs otages, par simple mesure de défense (pp. 82, 104, 105). C'est-à-dire que les brutes allemandes s'arrogèrent le droit de tuer des innocents sous le prétexte d'assurer leur sécurité, qui n'était nullement menacée, puisque parmi les victimes se trouvaient 17 femmes, 15 enfants de moins de seize ans et 5 à 6 bébés d'environ **deux ans!!!**

Enfin, l'auteur allemand relate qu'après avoir massacré et incendié, les troupes bombardèrent la ville presque détruite et ajoutèrent les ravages du canon aux destructions du feu et au sac méthodique qui avait précédé (p. 81).

On ne saurait avouer plus cyniquement la soif de la destruction et du brigandage.

Rappelons en passant que, pour défilé le long de la Meuse à l'abri du feu ennemi, les envahisseurs se firent couvrir par un long et lamentable rempart de civils belges. (Commission d'enquête, vol. I, t. I, p. 159).

Le rapport de M. Tschoffen, procureur du Roi à Dinant, cite un détail précieux, attestant que les Allemands, irrités de leur insuccès du début, résolurent de frapper un grand coup en reprenant Dinant le 23. Dès le 19, 20 ou 21 août, des officiers allemands en prévinrent M. Lamotte, président du Tribunal de Dinant, qui séjournait à la campagne à Ave, et qui faisait entendre le projet de rentrer au siège de sa juridiction. Ces officiers dissuadèrent le magistrat de mettre son projet à exécution, parce que Dinant allait être châtié. (Rapport de la Commission d'enquête belge, loc. cit., p. 103.)

LOUVAIN

Nous terminons cette note par l'examen du rapport Meurer en ce qui concerne Louvain. Ici, l'effort déployé est considérable; d'un côté pour justifier une soi-disant répression représentée

comme indispensable, d'autre part pour la réduire aux limites les plus étroites.

La population s'y est soulevée, dit-on, pour aider une avance des troupes belges ou mettre à profit une apparente retraite des Allemands...

Le signal de l'agression a été donné par une fusée, et le soulèvement qui a été général, se poursuivit durant trois jours (pp. 84 et suiv., notamment p. 110). Tel est le récit du rapporteur, qui ajoute qu'on a limité et restreint l'incendie, qu'on l'a arrêté, qu'on n'a brûlé ou tué que pour se défendre.

Encore une fois, et plus que partout ailleurs, la vérité est audacieusement méconnue dans cet exposé.

La Commission d'enquête belge a fait faire à Louvain une information aussi longue que minutieuse, qui a permis au juge d'instruction d'entendre, sous la foi du serment, de nombreux témoins absolument dignes de foi (1). Ceux-ci ont établi avec évidence que les premiers désordres du 25 août furent dus au retour de troupes allemandes battant en retraite et donnant lieu de croire à la présence des Français. Les soldats allemands pendant la tête tirèrent à tort et à travers, et ainsi se produisit entre eux une mêlée favorisée par la nuit. Persuadés qu'ils sont attaqués de tous côtés, les soldats massacrent, incendient, pillent. Ils tuent indifféremment hommes, femmes et enfants. Ils mettent le feu non seulement autour de la gare, comme il plaît à M. Meurer de le dire, mais jusqu'au centre de la cité, où ils font flamber la Bibliothèque et l'église Saint-Pierre (que le rapporteur déclare mensongèrement avoir été incendiée par accident (p. 86) (2)). Il faut la crédulité ou l'aveuglement d'un Allemand pour tenter de faire croire que dans une ville sans défense, où tous les monuments et édifices sont remplis de soldats allemands, où les rues sont occupées par l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, des citoyens inexpérimentés et sans armes de guerre soient parvenus à lutter durant *trois jours!* contre l'ennemi! Nulle personne sérieuse ne croira cette absurdité, pas plus qu'elle ne croira que la population, terrorisée depuis plusieurs jours, aurait usé de *mitrailleuses* et mis les maisons en état de défense pour tirer sur les occupants (p. 107)!

Retenons aussi l'aveu allemand, disant qu'on n'a fusillé et brûlé qu'à la suite de jugements réguliers (p. 108). Le forfait était donc organisé méthodiquement.

L'un des coupables, dont M. Meurer invoque les dires, comme si ce bandit pouvait être envisagé comme un témoin digne de foi, le lieutenant-colonel Schweder, préposé à la garde [de la gare, a] raconté qu'il n'a fait détruire que 10 à 12 maisons, où se trouvaient des francs-tireurs, dont 8 à 10 furent fusillés, et que « la fusillade dirigée des maisons voisines de la station a duré des journées entières » (p. 150). Ainsi, pendant des journées entières, les habitants ont pu fusiller à bout portant les soldats campés à la gare, et ceux-ci n'auraient, en plusieurs jours, réussi qu'à se saisir de 8 à 10 coupables (alors que toute la place et toute la longue rue de la Station ont été méthodiquement et régulièrement incendiées. On discerne la vérité au milieu de ces exagérations d'un assassin. On voit qu'il a entendu quelques coups de feu, tirés dans la nuit, et que, convaincu sans nulle raison que ces détonations provenaient du fait des habitants, il a assouvi sa rage sur tout ce qui se trouvait à sa portée.

D'ailleurs, la préméditation du sac de Louvain a été établie par de nombreux témoignages (rapports et documents, II, p. 100).

Faut-il ajouter que quand les auteurs des massacres osent parler de la nécessité dans laquelle ils étaient de se défendre,

(1) *Rapports et documents* cités, 1^{er} vol., t. II, p. 62 et suiv.

(2) Comparez à cette allégation, les détails précis fournis par les témoins Belges, dans les *Rapports et documents*, II, pp. 491 et suiv.

et qui leur aurait commandé l'assassinat, l'incendie et le pillage (p. 110 du rapport de M. Meurer), ils négligent de dire que l'ordre avait été donné de détruire la moitié de la ville et porté sur un plan.

Ce n'était pas là une mesure de sécurité prise au cours d'un combat. (Rapport et documents, loc. cit., p. 423). Ils oublient que l'œuvre de destruction fut poursuivie par le canon ou les obus, ce qui achève d'y faire voir un acte de basse vengeance ou de brigandage au lieu d'une défense légitime. (Rapport et document de la Commission belge, loc. cit., p. 87, 88, 97, 511, 493, 479, 44, 449, 422, 397, 398.)

La même observation s'applique à Dinant (p. 81 du rapport Meurer) où il est reconnu qu'après la mise à sac, la ville fut bombardée par les Allemands.

V

Nous croyons devoir relever, en finissant cet exposé, les étranges procédés de discussion adoptés par les Allemands et ratifiés par le rapport Meurer.

Déjà, nous avons signalé le silence systématique gardé au sujet des centaines de localités où les civils furent massacrés et les habitations incendiées, comme à Rossignol, Tamines, Surice, Bueken, Termonde, etc.

Dans les localités que l'on consent à mentionner, on invoque le témoignage des coupables, comme le général von Boehn à Louvain (45, 46, 51 et suiv.) et on déclare que vu la discipline, pas un soldat allemand n'a pu mentir (pp. 45-46).

Parfois, M. Meurer invoque des déclarations faites par les Belges durant l'occupation (pp. 73, 74, 75).

Mais on sait ce que valent des témoignages arrachés par la terreur à des gens qui savaient que toute parole véridique serait chèrement expiée. Il faudrait d'ailleurs savoir quels sont ces témoins, souvent anonymes parlant une langue étrangère. On peut citer, à titre d'exemple du peu de crédibilité mérité par ces pièces allemandes (je ne dis pas par les témoins), le langage qu'elles prêtent au bourgmestre d'Éthe, M. Baulard (p. 74), qui n'aurait cité que cinquante civils tués dans sa commune, alors qu'il y en a eu exactement deux cent dix-huit (*Rapports et documents*, loc. cit., I, p. 618) et que ce fonctionnaire, entendu sous serment après la guerre, a tenu un tout autre langage (*ibid.*, p. 251). De même, les témoins Rutgaert et Parys, entendus à Louvain, renseignent sur la manière mensongère qu'employaient les autorités allemandes pour procéder à leurs enquêtes et recueillir des témoignages (*ibid.*, II, pp. 46, 83).

N'est-il pas plaisant de voir ces autorités se décider sur la foi d'un expert (*sic*), qui est venu éclairer la Cour de Leipzig en lui faisant connaître « l'âme belge » (p. 40 du rapport Meurer)! C'est sur la foi de pareilles billevesées que la Cour a innocenté ses compatriotes de tout reproche.

Il est tout aussi peu probant de rappeler à chaque instant ce que les alliés auraient fait en occupant la Rhénanie et la Ruhr (pp. 49, 62, 69, 68, 71, 79), car on ne peut citer à leur charge ni assassinats collectifs, ni incendie ou pillages. On cite des menaces, dont le ton sévère et non excessif était justifié, si l'on se rappelle l'abominable guet-apens perpétré sur le lieutenant Graff et innocenté naguère par le Gouvernement allemand.

On vante aussi l'esprit de justice et d'équité que les Allemands auraient montré en limitant avec soin le nombre des victimes, en arr tant les incendies et en sauvant des œuvres d'art (pp. 59, 76, 96, 108). Tristes excuses, car elles attestent seulement d'une part la froide résolution qui a organisé les crimes et un tardif repentir, parfois provoqué par un officier plus honnête que ses camarades. Ce fut le cas pour le lieutenant de landwehr Rembrecht,

qui, envoyé, le 29 août, à midi, avec une compagnie d'infanterie pour incendier le couvent de Bénédictins du Mont-César, situé à Louvain, à l'extrémité de la ville opposée à la gare, réussit, après des insistances renouvelées pendant plusieurs heures, à obtenir, à 8 heures du soir, la permission de ne pas détruire le bâtiment. (Rapports et documents, loc. cit., II, pp. 520 et suiv.). Certains auteurs naïfs, comme l'Anglais Bennet, ont cru devoir admirer le discernement qu'ils remarquaient dans les maisons de Louvain ou Dinant; ils en déduisaient qu'un esprit de justice avait présidé aux mesures allemandes (rapport Meurer, p. 75). Cette admiration est injustifiée. Les faits prouvent seulement que les soldats allemands agissaient parfois avec discipline et avaient égard à des circonstances telles que la rencontre d'une victime parlant allemand ou d'une personne connue de leurs officiers. Tel fut le cas pour la demeure du baron Orban de Xivry, à Louvain (Rapports et documents cités, II, pp. 432 et 435) — laquelle fut sauvegardée parce que son propriétaire était président de la Croix-Rouge et que les Allemands craignaient d'encourir une réprobation universelle en la détruisant.

Cette réprobation doit leur rester acquise en dépit des efforts du Dr Meurer et des votes complaisants des membres du Reichstag.

BARON PAUL VERHAEGEN.
Conseiller à la Cour de Cassation.

Le Japon, cauchemar américain

Si la Conférence navale de Genève n'a pas renforcé sensiblement le sentiment qu'une guerre entre les États-Unis et le Japon est inévitable ou imminente, ce sentiment n'en reste pas moins constant et il revient au premier plan à intervalles réguliers.

Il y a quelques mois, *World's Work* fit paraître un *Next war number* (numéro consacré à la prochaine guerre). L'article le plus important était solennellement intitulé : *Comment nous perdrons la prochaine guerre*. Il était de la plume de l'amiral Bradley A. Fiske, qui, de 1910 à 1915, à l'état-major général et dans des opérations navales, eut à s'occuper de plans de guerre envisageant avant tout, semble-t-il, une guerre avec le Japon.

L'amiral Fiske est d'avis que le seul moyen d'empêcher une guerre avec une puissance quelconque est de s'armer de façon telle que la défaite de l'agresseur éventuel soit, à l'avance, certaine. Il ne partage pas le moins du monde la croyance traditionnelle des « hommes d'État américains » affirmant que « la guerre est une chose anormale et après tout sans grande importance ». Il déplore profondément l'accord conclu à la conférence de Washington en novembre 1921, accord qui, par la limitation des armements navals, « détruit une situation hautement rassurante et satisfaisante, situation qui se développait lentement mais sûrement et qui eut virtuellement écarté la menace de guerre (avec le Japon) ». L'amiral prétend que « la plupart des stratégies navals croient que la guerre (il s'agit évidemment d'une guerre avec le Japon) est inévitable parce que toutes les conditions requises paraissent réalisées ».

* * *

Il est parfaitement vrai que jamais la diplomatie américaine ne se servit — à l'exemple des autres nations — de la guerre comme moyen de négociation. Mais il ne paraît pas démontrable que cette politique fut, à la longue, préjudiciable aux États-Unis, bien que la mauvaise foi générale puisse faire surgir toutes les contingences que l'amiral Fiske suggère.

Ce que je voudrais souligner ici c'est qu'il existe des raisons

que l'amiral ne mentionne pas et qui inclinent les esprits familiarisés avec le Japon et l'Extrême-Orient, à penser que les « conditions d'une guerre » — quelle qu'ait été la situation en 1915 — ne sont plus, réalisées en ce moment.

A la Restauration, quand le Japon se décida définitivement à l'adoption de certaines méthodes et façons de faire occidentales, l'armée et la marine — les officiers et les hommes — étaient pris dans la caste des Samurais, guerriers héréditaires. Sous une direction française avant 1870, sous des officiers supérieurs allemands après cette date et sur le modèle anglais pour la marine, grâce à leur aptitude naturelle pour la profession des armes, l'armée et la marine japonaises devinrent les formidables machines de guerre qui étonnèrent les officiers européens en 1884, puis pendant la guerre sino-japonaise, pendant la guerre des Boxers et au début du conflit Russo-japonais.

Le Sumarai était un paysan. La transformation de la vie agricole en vie industrielle entraîna, au Japon, des changements plus rapides qu'en Europe. Les régiments levés dans les nouveaux centres industriels pour la guerre russo-japonaise constituèrent une révélation inattendue pour leurs chefs militaires. Après le début de l'attaque par terre de Port-Arthur, et malgré une censure japonaise absolue, ce fut bientôt un secret de polichinelle parmi les occidentaux de là-bas que les nouvelles troupes ne « tenaient » pas sous l'artillerie russe, qu'il y avait eu de sérieuses mutineries, des exécutions, des retraits forcés de la ligne de feu. Tout cela était absolument sans précédent pour les Japonais et honteux au delà de toute expression. On s'efforça de le tenir caché comme une tare nationale et familiale. Mais les faits sont les faits, et ces faits là pesèrent sur les décisions japonaises pendant la guerre mondiale.

Le Japon se rendit compte alors que toute armée non engagée à fond dans les opérations du front occidental serait une armée démodée. Les chefs japonais étaient pris entre le vif désir de faire cette grande expérience et le souvenir de Port-Arthur, souvenir renforcé par leurs observations au sujet de l'incapacité radicale d'autres contingents orientaux de résister aux conditions de guerre modernes. Ils préférèrent la tradition de leurs anciennes qualités guerrières aux risques d'une démonstration désastreuse de l'impossibilité, pour leur tempérament nerveux, de « tenir » sous un bombardement intensif à l'égal des Allemands, des Français et des Anglais.

Il semble bien que, depuis, la décision ait prévalu d'éviter une guerre avec une grande nation occidentale jusqu'à ce que fut passée la génération qui, en Occident, avait fait la guerre, faisant place à une génération aussi peu expérimentée que les japonais eux-mêmes. Une guerre avec les Etats-Unis était dans les possibilités jusqu'au moment de l'arrivée de l'Amérique sur le front occidental. A l'heure actuelle une pareille guerre est moins possible que n'importe quel conflit entre deux grandes puissances. Voilà une chose que l'amiral Fiske et ses commentateurs n'ont pas mentionnée.

* * *

Il y en a une autre. Le système japonais des clans — très semblable à la chevalerie médiévale en Europe — forma une formidable caste guerrière. Quand le Japon adopta les formes occidentales, il n'y eut pas, au début, une distinction nette entre le soldat et le civil, pas plus que n'existait pareille distinction en Europe avant la naissance de la bourgeoisie. La conception militaire était commune aux deux branches du gouvernement, la branche militaire et la branche civile. Comme en Europe toutes deux étaient composées de gens d'épée.

Avec l'abolition des guerres de clans, avec la restauration de l'Empereur, la centralisation du gouvernement et la médiation des grands nobles féodaux, la guerre et ses préparatifs devinrent simplement une partie de l'outillage par lequel les hommes d'Etat japonais se proposaient d'édifier l'avenir de l'Empire.

Seul parmi les peuples orientaux, les Nippons avaient conclu que, pour survivre en face de l'Occident, ils devaient recourir aux méthodes, aux formes et aux armes de cet Occident. La Chine, la Corée, tous les autres, les traitèrent de traitres à la cause commune, et traitres qui ne réussissaient guère. Pourtant ils les craignirent. Les Européens les considèrent comme de très maladroits imitateurs. Malgré cela, eux aussi, les craignirent.

Comme tous les Orientaux, les Japonais n'admettaient aucune supériorité raciale intrinsèque des peuples de l'Occident. Ils prétendaient que toute supériorité apparente tenait à certaines

formes gouvernementales et sociales et aux sciences appliquées. Ces choses judicieusement analysées, appropriées à leurs besoins propres et bien assimilées, on démontrerait que la supériorité raciale était du côté oriental.

A pareil raisonnement les Coréens et surtout les Chinois répondaient que ce que les Japonais adopteraient des us et coutumes de l'Occident importait peu, seule, la guerre constituait l'épreuve suprême. Cette façon de voir prévalut dans certains groupes japonais il y a quelque trente ans. Les idées de ces groupes se tournèrent vers l'extension de l'Empire à d'autres îles, à l'effet d'acquiescer de nouveaux réservoirs de nourriture, des foyers pour le surplus de la population, des matières premières, à l'effet surtout de pouvoir faire une démonstration victorieuse de leur valeur guerrière et de l'emploi des armements occidentaux.

La victoire complète du Japon sur la Chine ne suffit pas. La démonstration parfaite envisageait une puissance occidentale. On pensa aux Espagnols des Philippines. La guerre hispano-américaine fit que les projets des partisans de la démonstration rêvée restèrent comme en suspens sur les Américains qui avaient pris la place des Espagnols.

Surgit alors un danger grave et imminent. Il venait de Russie, par la Corée, à quelques heures du cœur même du Japon. Danger qui menaçait non seulement la grandeur future de l'empire, mais son existence même. Le Japon connaissait les excellentes qualités du soldat russe. Il connaissait aussi la corruption du système militaire russe, la lenteur du gouvernement de Saint-Petersbourg et l'insuffisance des transports. Il était parfaitement conscient des effets psychologiques d'une guerre victorieuse entre le petit David japonais et le colossal Goliath russe.

Il frappa vite et dur.

Quand une série de défaites amena les Russes à concentrer leur effort et que les armées japonaises, quoique victorieuses, furent arrêtées, l'Amérique intervint. Le Japon se félicita d'une intervention qui sauvait sa victoire et lui laissait le succès de la démonstration.

* * *

La réputation militaire du Japon s'est continuée pendant une génération. Il ne fut pas nécessaire de répéter la démonstration. Le Japon ne désire pas courir le risque de pareille répétition. La guerre avec l'Occident n'est pour lui qu'une arme efficace de son arsenal politique. Il n'aurait rien à gagner à l'employer. La diplomatie est sa force. Ajoutez à cela que l'Amérique est devenue, par la guerre, la plus grande puissance du monde et vous arriverez à la conviction que le Japon va pratiquer une politique suivie, saine, prudente, un Japon atteint par toutes les forces de l'Occident, par toutes les forces de l'Asie, par le phénomène se développant en Chine et dans tous les peuples de l'Orient.

Ce n'est pas une guerre avec une puissance occidentale qui dominera pareille politique. Le Japon se trouve en face de problèmes intérieurs qui ne se résoudreont pas en quelques années. La diplomatie japonaise est utilitariste et habile. A aucun point de vue, les Philippines ne seraient utiles au Japon en ce moment. Le Japon n'a besoin d'aucun territoire proche d'où on pourrait le menacer. Le Japon construit et ne peut courir des risques, et il construit sur un sol mouvant. La diplomatie nipponne est apte et rapide à tirer les avantages d'une analyse froide des conditions européennes. Une leçon de la grande guerre qui n'est pas près de se perdre, ce sont les avantages dont bénéficie une nation productrice qui sait rester neutre dans un conflit important.

W.-F. SANDS.

(Traduit de l'anglais.)

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

Dans le van du Vanneur

(Suite)

CHAPITRE XIII

I

C'est étrange comme certaines maisons semblent, plus que d'autres, en l'absence de leur maître, évoquer cette absence avec force. Certaines maisons se suffisent et sont en elles-mêmes complètes et parfaites; elles sont la substance, et leurs habitants ne sont que des accidents. Pour d'autres, c'est le contraire qui est vrai. Et chaque détail ou chaque disposition de pièces réclame à grands cris et implique une présence vivante.

Manningham Hall était de cette seconde espèce et Sarah elle-même le remarqua. L'effet tenait peut-être à peu de choses : deux ou trois casquettes dans le hall, un râtelier vide de ses pipes dans le fumoir, un ou deux fauteuils devant le feu du hall, propriétés évidentes du maître de maison. Les pièces étaient assez humaines et assez personnelles pour exiger un maître humain.

Mais Sarah n'était pas très intelligente, ainsi qu'on s'en sera aperçu; et il lui fallut un certain temps pour s'en rendre compte, plus de temps encore pour le formuler; mais elle le formula enfin, et elle trouva cela un peu ridicule en le disant.

Jim et elle avaient été à l'église le matin du second dimanche de leur séjour; l'effet combiné de certains cantiques et de la vue de la tombe de sa mère (elle avait apporté une grande gerbe de chrysanthèmes, pour l'y déposer) avait provoqué en elle une humeur farouche. Elle avait aussi rencontré et salué, après l'office, les locataires de sa maison de l'autre côté de la vallée — gens sans importance — tandis qu'une émotion vague s'était emparée d'elle. Elle revint à pied de l'église avec Jim, assez silencieuse, la tête penchée de côté, et rentra seule à la maison quand son mari lui dit qu'il allait faire quelques pas au-devant de Mrs Weston à la sortie de la messe. Elle entra au fumoir — sans très bien savoir pourquoi — et s'assit devant le feu.

C'était une pièce très agréable dont l'aspect a déjà été décrit, et Sarah, d'humeur encore un peu sentimentale, laissa ses regards errer autour d'elle.

Il n'y avait là rien de particulier; cette pièce était extraordinairement ordinaire, entièrement conforme au type avec sa légère odeur de fumée, son grand confort, ses fauteuils profonds, ses emblèmes, ses livres de sport et son râtelier vide. Jim ne fumait que la cigarette, naturellement, et son étui d'argent, accompagné de la petite boîte d'allumettes à son chiffre, gisait oublié sur la cheminée. Ils semblaient des intrus.

Au-dessus de la cheminée, deux photographies encadrées étaient accrochées de chaque côté d'un vieux tableau représentant un cheval à l'écurie. Une de ces photographies était un groupe de joueurs de cricket au milieu duquel Jack, sous un aspect étonnamment enfantin, balançait une batte; des armoires étaient peintes sur le haut. L'autre représentait une pelouse et une grande maison à volets, dominée par de grands tilleuls. Elle croyait que c'était là l'ancienne maison de Jack. Sarah remarqua qu'il y avait sur la pelouse une table où le thé était servi avec des chaises autour.

Entre la cheminée et la porte, il y avait dans une vitrine une vieille batte fendue avec une inscription gravée sur une plaque d'argent terni insérée dans la ligature. A côté de la cheminée le râtelier des pipes.

Alors, pendant qu'elle regardait autour d'elle, la personne de Jack l'environna comme un nuage et elle s'appliqua de nouveau à considérer le problème qui le concernait...

Mais elle n'en tira aucune satisfaction. Aucune donnée nouvelle ne s'était ajoutée aux autres, sinon l'affirmation de Mary qu'il ne s'était passé quelque chose (cela, elle le savait d'avance). Elle se renversa donc dans un fauteuil de Jack, ayant devant les yeux le râtelier, les deux photographies au-dessus de la cheminée et la vieille batte qui avait échappé au feu, et, dans ses narines, la

suggestion plutôt que l'odeur réelle du tabac; elle s'absorba dans de longues méditations sur Jack.

Le bruit d'une averse, et des voix dans le hall, l'irruption bruyante d'un chien sur le parquet ciré, et un joyeux : « A bas, monsieur », crié par Mary, l'arrachèrent à son fauteuil et la ramenèrent dans le monde des humains. Mais son impression de tout à l'heure ne se dissipait pas.

II

Quelques autres petits faits, qui me semblent à peine mériter d'être transcrits, se produisirent ce dimanche-là à Manningham. Ils sont en eux-mêmes d'une insignifiance absolue et sont peut-être sans rapport avec les événements. Néanmoins, prenons-en connaissance.

Il est possible qu'on se rappelle un certain groom nommé Jim (je regrette que ce prénom soit le même que celui de Mr Fakenham, mais il en était ainsi). Il entra dans les attributions de Jim de jeter un coup d'œil aux écuries avant de descendre à l'église du village pour l'office, puis d'en fermer la porte et d'accrocher la clef à un clou, près de la porte de la remise.

Donc, vers onze heures moins vingt, comme les cloches sonnaient à toute volée, Jim sortit des communs en pantalon noir et gilet rouge, sa cravate de soie blanche correctement nouée et fixée par une épingle à tête de renard, et ouvrit la porte des écuries. Comme il entra, il y eut comme un brusque mouvement à l'autre bout de l'écurie, et il passa toutes les stalles pour aller jusqu'à celle du « nouveau cheval », Charlie, dont Mary avait eu si joliment raison dans une précédente occasion. Charlie avait quelque chose : il semblait mal à l'aise et c'était le mouvement qu'il avait fait qui avait surpris le groom.

Il était lâché dans un box particulier et pouvait y circuler à son gré. Mais à présent, il était dans un coin, acculé à sa mangeoire, la tête haute et roulant les yeux, exactement comme si un étranger prenait des libertés avec lui.

Jim le regarda par-dessus la stalle et lui tint les propos qui convenaient. Charlie hennit furieusement, renversa tout à coup la tête en arrière, et le groom put voir qu'il tremblait de la tête aux pieds.

— Allons! dit sévèrement Jim.

Charlie s'échappa de son coin et bondit vers le coin le plus rapproché de la porte, mais encore loin de Jim, et toujours dressé en tremblant.

Cela devenait sérieux, et il allait falloir en informer M. Perks, le cocher. S'agissait-il d'une crise de nerfs?

Jim tira le verrou et entra dans le box (Charlie n'y fit pas attention). Il regarda tout autour de lui, frappa une ou deux fois le pied et cria : « Hou! » Il pouvait être entré là quelque bête dont ce n'était pas la place : un chat du dehors, un rat de grosseur exceptionnelle, ou même un serpent. Mais rien ne se montra.

Alors (je tiens ce détail des lèvres mêmes de Jim), il eut conscience d'un mouvement tout près de lui, si net qu'il se retourna vivement, s'attendant à voir M. Perks lui-même. Mais il n'y avait personne. Il eut ensuite l'impression qu'il y avait quelqu'un près de la porte de l'écurie, et il se haussa sur la pointe des pieds pour le voir. Il n'y avait toujours personne. Jim se traita d'imbécile et regarda de nouveau Charlie. Le cheval semblait encore mal à l'aise, mais il paraissait moins nerveux, et il se laissa bourrer de tapes et de coups de poing sans protester. Sa robe était un peu humide, mais il ne tremblait plus du tout. Jim sortit de l'écurie et n'y pensa plus.

Le second petit fait singulier survenu ce jour-là à Manningham concernait l'un des jardiniers. La veille, il s'était tout à coup mis à pleuvoir, et Ferguson, le second jardinier, avait laissé un ou deux outils sur les pelouses d'en haut, avec l'intention de travailler dans une des serres jusqu'à la fin de la pluie et de revenir ensuite les chercher.

Mais la pluie continua et il oublia sa résolution. Il rentra directement de son cottage, laissant les outils dehors.

Vers onze heures moins dix, le dimanche matin, comme Ferguson sortait de son cottage, situé plus haut que le château, pour faire sa promenade dominicale (c'était un farouche presbytérien, et il aurait presque autant aimé entendre la messe papiste qu'assister aux offices de l'Eglise Établie), il se rappela tout à coup son omission. Cela ne pouvait pas se passer ainsi. Des outils ne devaient pas traîner le jour du Sabbat. Il avait eu l'intention

d'aller faire une petite visite à la ferme, mais il pensa qu'il ferait aussi bien d'allonger sa promenade pour rentrer les outils. Tout le monde était à l'église et personne ne le verrait.

Il passa directement du jardin potager aux pelouses d'en haut, entre le couvent et le château, et il s'avançait vers la brouette, qui n'était que trop visible, quand il entendit très distinctement quelqu'un l'appeler du côté du château. Il regarda, et ne vit personne. Il continua à avancer et, de nouveau, clairement, il s'entendit appeler par son nom.

Ferguson était un Ecossais des Lowlands, et n'avait donc aucune de ces charmantes superstitions que l'on rencontre plus au Nord. Il ne douta pas qu'un des domestiques l'eût appelé, peut-être pour faire une commission. Il n'eût pas été très convenable de répondre en criant; il fit donc demi-tour et redescendit l'allée conduisant au château, s'attendant un peu à voir une tête surgir de quelque fenêtre des communs. Il n'y avait personne. Personne non plus sur l'esplanade de gravier. Personne non plus aux écuries où il se rendit immédiatement (Jim venait de les quitter cinq minutes auparavant). Ferguson était si étonné qu'il pénétra jusque dans les cuisines, mais il n'y avait là qu'une fille de cuisine qui chantait un cantique selon la tradition, vers par vers, très lentement et sentimentalement, tout en récurant des casseroles de cuivre. Non, dit-elle, tous les hommes étaient partis depuis dix minutes.

Ferguson alla donc faire sa visite à la ferme, oubliant de nouveau complètement la brouette.

Le troisième petit fait singulier fut si petit que j'ose à peine le mentionner. Le voici, sans plus.

Miss Groves, femme de chambre, était un peu enrhumée ce matin-là et jugea prudent de ne pas aller à l'église. Sur le coup de onze heures, comme les cloches se taisaient, elle eut occasion d'aller chercher quelque chose au petit salon. Elle passa donc la porte sous l'escalier et traversa le hall. A mi-chemin, elle s'arrêta et leva les yeux, parce qu'elle avait tout à coup conscience que quelqu'un, appuyé à la balustrade, la regardait du haut de la galerie qui faisait le tour du hall au premier étage. Elle ne vit cette personne, raconta-t-elle plus tard, que du coin de l'œil, et quand elle se retourna pour regarder, elle ne vit rien.

Ce furent là les seuls événements qui se produisirent ce dimanche matin, et ils sont si menus et si facilement explicables que je me demande pourquoi je les ai rapportés.

Les chevaux n'ont-ils pas souvent d'étranges manières? Presque tous les provoquent. Un bruit inaccoutumé associé dans leur esprit à une idée inquiétante suffit amplement. Enfin les grooms et les gens de même espèce sont notoirement de très mauvais témoins, même au sujet de leurs propres sensations.

Ensuite, il arrive aux jardiniers d'oublier des outils, puis d'y penser, et de les oublier encore. Et les jardiniers, tout comme d'autres, croient quelquefois s'entendre appeler quand il n'y a personne pour le faire.

On sait que rien n'est plus fréquent chez les femmes de chambre que de voir des choses du coin de l'œil et se croire surveillées quand elles ne le sont pas.

Bref, le témoignage de l'office est presque le plus faible des témoignages et surtout après les événements il est sans valeur.

Cependant, ces faits furent rapportés une quinzaine de jours plus tard et transcrits dans un carnet par un homme maigre à lunettes d'or et d'aspect académique qui venait de Londres de la part d'une revue, et ils parurent dans le numéro suivant, déguisés par des initiales et des indications savamment trompeuses.

Je les donne donc pour ce qu'ils valent.

III

Sarah formula ses impressions ce soir-là.

La journée avait été déprimante : vent et chaleur anormale pour novembre le matin; vent et pluie l'après-midi. Le jour avait baissé de bonne heure, sous un ciel chargé qui courait tout d'une pièce vers le Nord-Est et rougissait violemment à l'Ouest : un coucher de soleil d'arrière-saison brusquement englouti en une crevasse jaune-au-dessus des collines, puis en un crépuscule hâtif. Les deux jeunes femmes s'étaient promenées dans les bois, foulant aux pieds une lieue de feuilles sèches, aller et retour, le long des grandes allées cavalières, tout en parlant de sujets secondaires; chacune trouvait l'autre un peu superficielle, et elles

revinrent sur la colline qui dominait le château comme le crépuscule tombait. C'était tout à fait un dimanche, un dimanche novembre. Le thé était une perspective délicieuse.

Il avait été convenu que Mary rentrerait à temps pour le salut célébré au couvent à quatre heures, et que Sarah viendrait ou ne viendrait pas avec elle, suivant son inclination. Mary, pensait Sarah, était une de ces hôtes charmantes et intelligentes qui laissent leurs invités suivre leur penchant du moment.

A la porte de la chapelle, Sarah hésita, puis suivit Mary. L'office, qui durait vingt minutes, n'avait fait qu'accentuer le rêve sentimental dans lequel elle semblait se mouvoir aujourd'hui. Elle avait laissé errer son regard des flammes aiguës des cierges, joyeuses et consolantes, aux fenêtres étroites, austères et glaciales, puis l'avait ramené sur la forme lourde du prêtre, dont le profil, rougeaud et blanc, dominait la chape aux plis profonds, et sur le petit enfant de chœur aux mouvements dignes et résolus; elle s'était remise à écouter, avec une morne impatience, les voix de villageois agenouillés derrière elle dans le transept tout en fixant la haute voûte de bois noyée dans l'ombre. Tout cela semblait une façon très étrange et peu naturelle d'honorer Dieu.

Mille pensées flottaient dans son esprit, mais elle en revenait toujours à Jack. Elle pensait peu ou pas à ce qui se déroulait devant elle ou à ce que les autres croyaient avoir devant eux, si ce n'est pour s'étonner vaguement de la crédulité des fidèles. C'était en quelque sorte la personnalité de Jack qui l'occupait, évoquée sans doute par les témoignages de son absence qui s'étaient imposés à elle aujourd'hui dans l'humeur où elle se trouvait. Elle se demandait ce que, dans le fond de son cœur, il pensait de tout cela. Y croyait-il réellement? Elle se rappela alors, avec une singulière petite bouffée de satisfaction, qu'en tout cas, il s'était remis à fumer et à jouer au cricket. A cette réflexion, il lui parut très près d'elle. Le spectacle suggestif et doucement absorbant qu'elle avait sous les yeux favorisait cette méditation et faisait à ses pensées un arrière-plan vigoureux.

Comme il est difficile de décrire par des mots un état d'esprit de ce genre! Bien que je connaisse admirablement lady Sarah Fakenham et que je me sois entretenu une ou deux fois avec elle de cette journée de sa vie, je puis à peine comprendre ce qu'elle ressentait. Elle n'a réussi tout au plus qu'à me donner une idée de cette impression de torpeur croissante, surtout sentimentale, nullement désagréable, qui l'avait gagnée le matin dans le fumoir, après l'office religieux, et qui s'était appesantie sur elle tout le long du jour tandis que la pensée de Jack l'accompagnait dans cette atmosphère.

Le jour était tombé quand elle sortit de l'église, suivant Mary, et qu'elles descendirent les jardins, vers le château qui érigeait plus bas ses cheminées enchevêtrées. Le ciel courait toujours au-dessus de leurs têtes, lourd comme une couverture; les feuilles mortes arrachées du cœur des bois tourbillonnaient autour d'elles, et un bruit incessant remplissait l'air : le « chut » prolongé du vent à travers les arbres. Comme elles passaient le dernier pli du terrain, la lueur du foyer brilla par la fenêtre du petit salon. Il était agréable de penser au thé qui les attendait là, et à la longue soirée. (Jim, pensa-t-elle, devait encore dormir au coin du feu du fumoir.)

Elles ne dirent presque rien le long du chemin, mais Mary, en prenant le raccourci près du jardin potager, signala qu'un des jardiniers avait oublié une brouette chargée de pots de fleurs et quelques outils de jardinage. Il faudrait qu'on y veillât, dit-elle. Ils avaient dû rester oubliés là depuis la veille.

La porte vitrée du hall était aussi ouverte, comme si quelqu'un y était passé, oubliant de la refermer derrière lui. Elles entrèrent et la fermèrent, puis passèrent au petit salon.

IV

Ce fut tout de suite après que le gong eut sonné le premiers coup du dîner, celui qui invite à aller s'habiller, que Sarah subit sa commotion. Elle s'était levée machinalement au son du gong, bien qu'elle eût l'intention de s'attarder encore une vingtaine de minutes. Mary avait posé le livre qu'elle était en train de lire à haute voix.

Le petit salon avait tenu toutes les promesses qu'il avait faites à Sarah quand elle en avait vu la fenêtre briller sur les jardins : assombrés, et sa sensibilité animale (car je ne crois pas, même

maintenant, que cette sensibilité fût d'ordre psychique) s'y était reposée comme dans un bain chaud. Elles avaient fait emporter la lampe et, à la lueur du foyer, elles avaient parlé doucement de mille petite choses, entre deux silences. Jim était entré une fois pour s'enquérir de l'endroit où il trouverait un certain livre (il était de nouveau à l'affût des premières éditions, comme au temps de sa jeunesse). Puis elles avaient allumé les bougies, et Mary avait lu tout haut, tandis, que Sarah, assise sur son tabouret au coin du feu, avait écouté et regardé, tantôt le feu, tantôt ses mains chargées de bagues, posées sur ses genoux, tantôt le visage de Mary, penché et attentif, à demi dans la lumière des bougies, à demi dans l'ombre.

C'est alors que sonna le gong et que Sarah se leva en s'étirant.

— Merci, chérie; c'est charmant.

Mary ferma le livre et resta assise, le doigt toujours à la page, méditant.

— Oh! je me sens toute drôle, dit tout à coup Sarah.

Mary lui sourit, pensant évidemment à autre chose.

— Vraiment, chérie? J'en suis fâchée.

— Quel dimanche! dit Sarah. Je le sens depuis ce matin. Connaissiez-vous cette sensation qu'on a quelquefois que tout se... se ralentit comme pour s'arrêter? Ou bien que cela s'est arrêté comme un train entre deux stations? On a un peu sommeil et on regarde tout en clignotant, on se demande qui est cet homme sur la route, s'il arrivera à temps, comment s'appelle sa femme...

Mary sourit encore, montrant ses dents blanches et égales. Sarah disait quelquefois des choses de ce genre, tout à fait imprévues. C'était, pour ainsi dire, Jim transposé par un médium féminin.

— Le train repart toujours, poursuivit Sarah. Du moins, pour moi, il est toujours reparti.

Mary cessa tout à coup de sourire. Et pendant un instant, Sarah se surprit à se demander si par hasard le train de Mary n'était pas reparti. C'était là ce « quelque chose » qui s'était passé. Le souvenir de Jack lui revint.

— J'ai pensé à Jack toute la journée, dit-elle. Je ne puis savoir pourquoi. Je... pourquoi avez-vous cet air-là?

Mary baissa les yeux.

— Quel air?

Elle dit cela si naturellement que Sarah crut s'être trompée. C'était sans doute un reflet du feu.

— Depuis que j'ai été au fumoir, je pense à lui. Il y avait là le râtelier de ses pipes et la photographie des joueurs de cricket. Qu'est-ce que c'est, à propos?

— Oh! c'est un groupe de Stonyhurst, dit Mary.

— Et la photographie de cette maison?

— C'est l'ancienne maison qu'il habitait dans son enfance.

— Comme la maison semble extraordinairement vide sans lui!

Oui, je sais que ce n'est pas poli, que vous êtes une hôtesse tout à fait complète, bien sûr. Mais il y a des maisons qui ne sont pas du tout comme ça. Celle de la tante de Jim, par exemple. Cela ne fait absolument rien qu'elle y soit ou non. Les meubles se passent très bien d'elle.

Mary sourit encore sans rien dire. Elle ne faisait pas beaucoup de frais de conversation, mais cela importait peu à Sarah.

— Mais ici, c'est tout Jack. Vous n'y comptez pas du tout, ma chérie. Du moins aujourd'hui.

— Je sais ce que vous voulez dire, dit tranquillement Mary.

— Il est là-bas en Afrique, probablement sous un soleil de feu, à faire des centaines de runs. Comme cela semble curieux et peu vraisemblable! Quelle différence d'heure y a-t-il entre ici et l'Afrique du Sud?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Mary.

— Allons donc! Quelle femme dénaturée! Si Jim faisait des runs sous un soleil torride dans l'Afrique du Sud, je resterais assise ici, ma montre sur les genoux... Je me demande où est Jim... Comme la maison est calme! Il s'est probablement endormi.

— Il est temps d'aller s'habiller, dit Mary sans bouger.

— Oui, dit Sarah en se rasseyant.

La maison était certainement très calme. Les faibles vibrations qu'on entendait dix minutes auparavant quand le domestique et la femme de chambre criculaient au premier étage, ouvrant des armoires et déposant l'eau chaude, avaient cessé. On avait aussi mis la dernière main au couvert, dans la pièce voisine, et tout était rentré dans le calme.

Le vent même semblait être tombé, et, sauf un instant où le silence fut troublé par une sorte d'énorme courant d'air qui

s'éleva au dehors, élaboussant le pavé de l'eau de la fontaine, le monde parût se reposer de ses fatigues.

C'était très intéressant, trouvait Sarah, encore d'humeur sentimentale, de rester là à écouter le silence. Une fois de plus, tandis qu'elle écoutait, une fenêtre s'ouvrit quelque part, peut-être dans le sous-sol, et une voix dit quelques mots indistincts, puis ce fut de nouveau le silence.

— C'est aussi difficile, remarqua Sarah, de monter s'habiller que d'aller se coucher. Pourquoi la vie est-elle une suite d'efforts?

— Eh bien! il faut en faire un, dit résolument Mary, se levant et soufflant les bougies.

Comme elles entraient dans le hall où l'escalier s'élevait, paré de la dignité du temps du roi Jacques I^{er}, jusqu'à l'ombre chaude des corridors d'en haut, une grosse bûche roula en pétillant jusque sur le devant du foyer. Sarah s'arrêta sur la première marche de l'escalier pour regarder Mary qui s'efforçait de la saisir avec les pincettes et de la remettre en place.

— Oh! vous vous y prenez mal! dit-elle, et elle redescendit en hâte, tandis que la fumée tourbillonnait dans le hall en nuages légers et piquants. Mais comme elle tendait la main pour s'emparer des pincettes, Mary se redressa tout à coup.

— Qu'est-ce que c'est?

Il y eut une vibration violente de la porte vitrée intérieure comme si la porte du dehors s'ouvrait, et un bruit de pas sur la pierre. Parkinson entra aussitôt, son chapeau sur la tête. Il recula en voyant sa maîtresse et resta immobile, toujours couvert, le regard terrifié.

Mary ne disait rien. Elle restait immobile, tenant toujours les pincettes, et attendant ce qui allait suivre.

Alors le prêtre entra, silhouette grotesque, retroussant sa soutane, un vieux manteau jeté sur ses épaules et un chapeau haut de forme sur la tête. Il tenait à la main quelque chose de blanc qui reflétait la lueur de la lampe suspendue dans le hall. La grande porte du dehors claqua lourdement derrière lui, refermée par le vent, et résonna dans toute la maison comme un coup de tonnerre.

Il entra tout droit, en soulevant son chapeau qu'il posa sur la table en passant.

— Mistress Weston... dit-il.

Aucun son ne sortait des lèvres de Mary.

— Mistress Weston, puis-je... puis-je vous parler un instant en particulier?

Son vieux visage débonnaire était tout contracté par l'émotion, et la pluie qu'il venait de traverser brillait sur ses épaules.

— Un... un télégramme, dit-il; Parkinson l'a reçu il y a dix minutes. Il vient de... de...

Sarah cria quelque chose.

— Oui, d'Afrique, dit-il. C'est... ce sont... mauvaises nouvelles. Il est malade... M. Weston est malade. Mistress Weston, puis-je vous parler en particulier? Oui... oui... Il est mort aujourd'hui (1).

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(La fin paraîtra dans notre prochain numéro.)

André Gide au Congo ⁽¹⁾

Dernièrement, à propos de littérature de voyages, je donnais, ici, la préférence sur les voyageurs-romanciers, aux vrais voyageurs, sachant voyager, et joignant au scrupule d'une observation exacte et directe, le don d'évocation. Comme M. André Chevrillon, M. André Gide est de ces voyageurs là : il sait voir, saisir dans un paysage ou dans une scène de mœurs, la note essentielle, l'aspect qu'il importe de retenir. Et pour être sommaire et sobre, sa peinture n'en est que plus frappante et plus pénétrante...

(1) André Gide. — *Voyage au Congo*. — Edition de la Nouvelle Revue Française.

Vous souvenez-vous du *Désert*, de Pierre Loti — et combien on s'émerveille qu'un écrivain put intéresser le lecteur, au long cours de trois cent cinquante pages, à la description d'un « infini de sable ». Sans doute le désert est plus varié que le vulgaire s' imagine; et pour celui qui le traverse et le contemple d'un œil d'artiste, il réserve d'incomparables surprises; encore importe-t-il que le voyageur découvre ces surprises et possède en lui les ressources spirituelles requises pour les refléter dans son œuvre. Ce fut là le secret de Loti, Et de là vint à son œuvre, le plus retentissant succès. Pour la première fois, on voyait et, mieux encore, on vivait le désert.

Le Congo est un « sujet » non moins ingrat que le désert.

Naviguer de longs jours sur un fleuve aux rives souvent monotones, traverser des forêts aux végétations également inextricables, visiter des villages aux identiques topographies et y être reçu par le même cérémonial de tam-tam; s'entretenir avec des administrateurs aux mentalités peu diversifiées — que voilà donc de médiocres éléments pour un carnet de voyage qui soit en même temps une œuvre d'art!

Pour discerner dans cette forêt vierge d'impressions le trait caractéristique, celui qui synthétisera et symbolisera, il fallait l'éminente faculté de choix de M. André Gide et aussi sa maîtrise picturale, toute en petites touches menues, étincelantes, à facettes imagées. Nulle grandiloquence exclamatoire n'était ici à sa place. On ne refait pas, sans ridicule, à l'usage du Congo, *l'itinéraire* de Chateaubriand! Le ton adopté est celui qui s'indiquait, un ton familier, plein de laisser aller, d'imprévu et de cette ingénuité un peu rouée qu'affiche volontiers M. André Gide. C'est elle qui l'a transformé en chasseur passionné de papillons, dont le vol diapré est comme le sourire de ses dures randonnées sous le soleil implacable ou la pluie déprimante. Et c'est elle encore qui le rend

indulgent pour le coussinet de feuilles, dont les négresses seignent les reins, et à propos duquel il remarque que c'est là la coutume qui ressemble singulièrement au « pouf » ou tourné à la mode vers 1880. Et lorsque le mal de mer secoue de ses spasmes le voyageur, ne cherche-t-il pas querelle à la mémoire de sa mère pour ne l'avoir couché dans son enfance que dans des lits fixes alors qu'en prévision des futures traversées, il faudrait bercer les enfants « dans des appareils profondément bousculatoires ». Ce mélange de naïvetés, pour ne pas dire de puérités, a de laré et émouvantes impressions de nature — quelle admirable par exemple que celle où M. André Gide nous fait participer l'oppression angoissante que la forêt tropicale fait peser sur lui — tient peut-être du procédé; mais elle a l'avantage certain d'alléger et d'animer un récit voué, par son objet même, à la monotonie descriptive. Dans un voyage sans événements, il faut bien que le narrateur, pour varier sa narration, crée lui-même des incidents et mette en scène sa propre psychologie.

Je n'ai pas à me faire juge du procès que M. André Gide fait à l'administration du Congo français, mais il m'est permis de constater que par comparaison et par opposition, ses remarques et observations sur l'administration du Congo belge sont de nature à flatter notre amour-propre national.

Bref, le *Voyage au Congo* de M. André Gide est un livre hautement intéressant. Et puis, c'est un bain de nature dont l'art de M. Gide a si besoin. Si d'avoir mené son « lyrisme ambulatoire » et d'avoir longuement savouré « l'ivresse de santé » à travers une contrée primitive pouvait guérir l'art de M. Gide de sa pension morbide pour les formes extrêmes et honteuses d'une civilisation en décadence, il n'y a pas que la morale, mais aussi la littérature qui y gagnerait.

FIRMIN VAN DEN BOSCH

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le III^e Congrès de l'A. C. J. B. à Liège.

Liège-1927 restera dans les fastes de l'A. C. J. B. comme une date radieuse. Après Gembloux-1922, où elle prit pleinement conscience d'elle-même et s'affirma, après la guerre, dans sa force renaissante; après Charleroi-1925, où elle déploya son organisation et se compléta par la J. O. C., Liège marque le magnifique épanouissement de l'Œuvre et sa prise de possession définitive de la Belgique catholique. Sans doute, les provinces flamandes ne lui apportent encore qu'une modeste avant-garde d'Estudiantines, mais par la J. O. C., elle envahit le pays entier comme une irrésistible marée.

Il avait vu grand, le grand cardinal Mercier, quand, au lendemain du Congrès de Malines de 1909, il confiait à M. l'abbé Brohé, vicaire à Gilly, son ancien élève de « Léon XIII », la mission d'organiser la Jeunesse. Mais si grand qu'il ait vu, je crois bien que l'événement aura dépassé ses rêves les plus ambitieux. Quelle ascension continue, depuis les cercles d'études embryonnaires de ses humbles débuts jusqu'à cette puissante organisation qui se révélait dimanche à Liège comme notre plus précieuse force de cette heure et comme la meilleure espérance de l'avenir! Le secret de ces accroissements continus, de cette expansion conquérante, de cette universelle fascination?

Je pense ne pas me tromper en le cherchant dans son obéissance à Rome. Ses chefs ont vu clair, ils ont compris qu'en adhérant intimement à Pierre, ils feraient participer l'Œuvre à sa solidité, qu'en puisant à la source romaine, ils y trouveraient la vigueur

immortelle de l'Église. Ils ont soudé l'A. C. J. B. au Saint-Siège à la hiérarchie, à l'épiscopat et la lumière leur est venue avec l'énergie, la sagesse avec la bravoure, la prudence qui calcule avec l'intrépidité qui vole au combat.

Un organe bruxellois dont la pauvreté du style le dispute à l'indigence de la pensée, ralliant le Congrès des Eliacins, comme il l'appelait spirituellement, accusait l'A. C. J. B. de pratique l'esclavage en soumettant la Jeunesse à la direction des évêques. Elle ignore, cette feuille boulevardière et sportive, que l'obéissance chante victoire, parce qu'elle affranchit la volonté du pire esclavage, celui des passions égoïstes, et que, si le croyant sait ce que Dieu sait, l'obéissant peut ce que Dieu peut.

Le Congrès de Liège a valu à l'A. C. J. B. une admirable lettre de Pie XI, qui définit son but, marque sa mission, précise ses moyens d'action et lui prodigue les plus paternels encouragements. Cette lettre pontificale est plus qu'un parchemin d'anoblissement; c'est la charte octroyée à l'Œuvre désormais stabilisée. On a pu comprendre, en France, que le Pape, en acquit de sa charge, devait condamner le système de formation de la jeunesse qui l'émancipait de la direction des évêques pour la livrer à la pensée indépendante de la foi. La Jeunesse belge, fière de la mission qui lui est dévolue s'est mise dans les mains du Pape et des évêques et elle leur a dit: « Voici mes quinze ans, mes vingt ans, prenez-les avec notre ardeur juvénile, avec notre passion de savoir, avec notre enthousiasme avec tout notre cœur! Nous voulons servir. Nous voulons militer sous votre drapeau. Nous voulons être apôtres, les témoins du Christ à l'atelier, à l'usine, au bureau, à l'administration, au comptoir de commerce, sur les bancs du collège, de l'université. Nous sommes vos zouaves, votre camp volant. Nous irons partout où ne peuvent aller vos prêtres et partout nous porterons la lumière du Christ, nous la ferons briller dans nos paroles, il fera resplendir dans notre vie.

C'est cela l'A. C. J. B. et, quoi qu'on dise, elle ne veut être et ne sera jamais autre chose que l'action catholique, commandée par le Pape, la participation laïque à l'apostolat hiérarchique pour refaire la société déchristianisée. L'apostasie des États, depuis le traité de Westphalie, a fatalement entraîné l'apostasie des sociétés. Le libéralisme, inlassablement dénoncé par les Papes comme la pire des hérésies, a écarté du gouvernement Dieu, le Christ et son Eglise. Par une suite nécessaire, il a créé et entretenu dans le monde, dans les familles, dans tous les groupements comme autour des individus une atmosphère d'indifférence religieuse. Si on peut se passer de Dieu dans les régions du pouvoir, pourquoi serait-il nécessaire dans la sphère inférieure de la vie familiale et individuelle? Ainsi, graduellement, le monde avec ses institutions, ses traditions, ses mœurs, sa littérature, ses arts, baigne dans une mentalité générale, étrangère ou hostile à la pensée chrétienne, pour s'enfoncer dans la nuit de l'erreur et du mal, dans la nuit de la mort.

Reconquérir la Belgique au règne du Christ : quel splendide idéal! Le Congrès de Liège a prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il était le soleil rayonnant et incandescent de cette jeunesse, de ces 60,000 jeunes.

L'A. C. J. B. nous y est apparue dans tout son éclat. Œuvre spirituelle qui régit les âmes, qui les tient unies à Dieu; Œuvre multiforme, qui embrasse toutes les modalités de l'action; Œuvre d'élite, qui s'adresse à une jeunesse de choix; Œuvre de masse qui entraîne les multitudes; Œuvre de formation intégrale, intellectuelle, morale, sociale, religieuse, qui prépare les recrues de la milice chrétienne pour tous les nobles combats.

La présence à ces assises, à côté de NN. SS. les Evêques, Cardinal en tête, du Premier ministre, de plusieurs ministres d'Etat, de sénateurs et de députés, ne doit pas donner le change sur la portée du Congrès ni sur le caractère essentiel de l'A. C. J. B. Les Evêques, seuls, sont les chefs du mouvement et les représentants des pouvoirs publics n'apportent à cette manifestation essentiellement catholique, avec le lustre de leurs hautes personnalités, que le témoignage de leur sympathie. Fidèle à la consigne du Pape et des Evêques, l'A. C. J. B., qui évolue sur le plan surnaturel, ne s'inféode à aucun parti et s'abstient, comme entité collective, de toute participation à l'action politique et plus particulièrement aux luttes électorales. Il va de soi que cette abstention laisse pleine liberté à l'initiative individuelle de ses membres. Il va de soi surtout que, sur le terrain doctrinal, elle est une forte école de poitique chrétienne, de civisme chrétien et qu'en fait, elle deviendra de plus en plus une pépinière d'hommes politiques chrétiens.

Elle en a fourni une éloquente démonstration à Liège, où elle a traité avec une ampleur magistrale la question de la Famille avec toutes ses annexes, qui est le pivot de la restauration politique aussi bien que morale et religieuse du pays.

Distribués en vingt-neuf sections, qui offraient dans leur variété un intérêt à toutes les curiosités, les travaux du Congrès liégeois sur la Famille embrassaient ce vaste sujet sous tous ses aspects, dans une série de rapports qui constituaient, avec les enrichissements ou les modifications apportés par les discussions, une petite Somme familiale, le premier cahier des griefs et revendications de la Famille en Belgique, le *Programme de Liège*.

Issues des cercles, avec l'appoint de compétences spéciales, ces études sont manifestement remarquables par le sens chrétien qui les anime, par l'esprit de fière et courageuse réaction contre les innombrables erreurs et les détestables pratiques qui tendent à désorganiser le foyer. Il n'y a pas d'institution sociale qui ait été aussi violemment assaillie par toutes les forces conjurées du mal. Il n'y en a pas à laquelle la fausse science évolutionniste, les viles passions de l'animalité, la littérature corruptrice aient porté des coups aussi redoutables. L'horrible fléau de la dénatalité sévit avec rage et trouve partout des complaisances et des encouragements. L'individualisme a dévasté le foyer; le divorce brisé la famille; l'union libre, prônée avec impudence par d'immenses vidangeurs de plume que la critique devrait clouer au pilori et qu'elle encense souvent quand ils s'appellent Victor Margueritte et écrivent *Ton corps est à toi*; l'union libre revendiquée par des coryphées du socialisme avec, pour idéal, les enfants livrés au Père-Etat et à la Mère-Administration, est en train de supplanter la sainte et divine institution du mariage chrétien.

Bravo, les jeunes! d'avoir osé, sous la direction de maîtres sages et prudents, aborder cette question de vie ou de mort, d'avoir étreint cette réalité vivante dans sa complexité de droits et de devoirs. Assurément, ces travaux ne sont, pour la plupart que des ébauches, mais le champ est bien choisi et offre une matière inépuisable au labeur. Tournez-le, retournez-le, arrachez-en les racines profondément enracinées, jetez-y à pleines mains la semence de la vérité.

On peut dire que pour cette première exploration sur ce terrain immense, l'A. C. J. B. n'a négligé aucune partie importante. Régime légal de la famille, économie familiale, préparation au mariage, les cercles de familles, l'enfant et le jeune homme au foyer, les répercussions sur la famille des questions scolaires et de moralité publique; l'école, les œuvres, la presse, les bibliothèques populaires, les conférences populaires, le théâtre, la chanson, le cinéma, la radiophonie, la gymnastique, les sports, le service militaire, les conférences de Saint Vincent de Paul, les beaux-arts, la fiscalité, la colonisation : chacune de ces espèces envisagée en fonction de la famille, dans ses rapports avec elle : voilà l'inventaire incomplet de l'extraordinaire activité du Congrès familial de Liège. Il faudrait y joindre encore des réunions adjacentes, comme celle de l'A. U. C. A. M. où la famille indienne a fourni le thème d'observations très curieuses, de l'Union des Eglises et surtout de la J. O. C.

L'assemblée de la J. O. C., qui remplissait à elle seule jusqu'à la faire craquer l'enceinte du théâtre des Variétés, fut, peut-être, la perle du Congrès. C'est au sein de ce jeune corps d'élite, flamand et wallon, fort de 40,000 adhérents, fièrement jaloux de son autonomie, refusant net de s'embrigader dans le parti de la Démocratie chrétienne, pour garder sa pleine liberté d'action, entretenue avec les autorités patronales les meilleurs rapports, c'est à la J. O. C. que brûle dans toute son intensité la flamme de l'apostolat du petit ouvrier sur son camarade, du petit groupe, du petit bataillon sur la masse ouvrière. Là règne, dans ces jeunes cœurs, qui se retrempe régulièrement à la source des retraites fermées, qui se façonnent aux méthodes de travail à l'école des Semaines, la règle sans conteste le Christ-Ouvrier. Il fallait entendre avec quelle délirante passion ils l'acclamaient, tandis que leur aumônier général et fondateur, M. l'abbé Cardyn, jetait dans leurs âmes le brandon de sa parole de feu.

Le splendide hommage que le Congrès a décerné au Christ-Roi dans la cité d'où partit la Fête-Dieu, pour faire son tour entier du monde chrétien, fut assurément la caractéristique de cette mémorable journée.

Hommage liturgique d'une incomparable majesté à la Messe pontificale célébrée par l'Evêque de Liège, entouré de ses collègues, en plein air, sur la vaste place de l'ancienne église bénédictine Saint-Jacques, suivie par cette prodigieuse assistance avec le sentiment religieux et le profond recueillement d'une cérémonie de chapelle claustrale. L'Élévation fut un moment de sublime grandeur. Quel acte de foi gigantesque, à la face du soleil, de cette multitude de chrétiens, un seul cœur, une seule âme, s'annéantissant dans l'adoration de l'Hostie et du Sang rédempteur!

Hommage au Christ, familier et intime, jusque dans les agapes fraternelles, où le Roi le plus acclamé, plus que le Pape, son lieutenant, plus que nos Souverains, ses serviteurs, fut le Roi des rois, quand il fut évoqué par le Premier Ministre, M. Jaspas, avec son éloquence chaleureuse et musclée. Il fit justement honneur aux jeunes de travailler à rebâtir la cité morale sur Celui qui en est l'éternel fondement.

Hommage triomphal et grandiose au Christ-Roi par le plus merveilleux cortège que le soleil ait éclairé. De la tribune des autorités, c'était un spectacle empoignant qui faisait surgir de leurs sièges bon nombre des assistants.

Nous ne la connaissons pas cette jeunesse, nous n'avions pas vu encore se lever ce avenir radieux de la Patrie, nous n'avions pas vu encore couler ce long fleuve d'enthousiasme deux heures durant, nous n'avions pas vu encore cette jeunesse, accourue de tous les points du pays pour se joindre à celle de Liège et Namur, des bourgs pourris du socialisme hennuyer, des hameaux perdus du fond des Ardennes, des villages de la Belgique allemande, des cantons rédimés, Malmédy, Eupen, des plaines du Brabant wallon, et de Bruges, et de Gand, et d'Anvers, nous ne l'avions jamais vue encadrée par ses prêtres, entraînée par ses fanfares,

à ce point débordante d'allégresse, exultante jusqu'à danser de joie, se relayant de groupe en groupe pour clamer au Cardinal, au Nonce, aux Evêques, à l'Eglise, au Christ, son attachement, sa foi, son amour.

Soudain, vers le centre du cortège interminable, se dressa, portée par une escorte d'honneur, l'image géante du Christ sur la croix, qui est son trône, ceint de la couronne, qui lui appartient de droit divin, les yeux ouverts sur le monde, son royaume, qu'il illumine des rayons de la Vérité; les bras étendus pour l'embrasser dans l'ampleur de sa charité infinie. Et les acclamations retentissent comme un tonnerre. *Vive le Christ-Roi!* Et, sur son passage, à divers endroits, on lui jetait des fleurs! Et la foule elle-même, spectatrice d'abord simplement respectueuse, prise par la contagion de l'ambiance, se laissait entraîner dans un même élan et joignait ses cris à ceux des jeunes, comme un jour des Rameaux.

Nos cœurs étaient gonflés d'émotion, de joie et d'espérance, nos larmes coulaient. Christ! Nous ne savions pas que Vous étiez devenu à ce point la passion, la noble et grande passion, le sublime idéal de notre jeunesse belge.

Nous pouvons, chrétiens de ma génération, nous pouvons nous en aller en paix. L'avenir est en bonnes mains, il sera fait par des croyants comme nous en avons peu connu, des croyants d'une pièce qui feront passer le sang chrétien dans les veines de la société.

Honneur à tous ceux, Aumônier général, Président et tous leurs collaborateurs, qui n'ont pas douté au jour incertain des semailles. Dociles au Pape, ils n'ont pas douté de la jeunesse belge, ils lui ont présenté un objectif si pur, si désintéressé, si au-dessus des ambitions humaines, qu'ils auraient pu nourrir quelque défiance. Ils ont compris que plus on demande des âmes chrétiennes, plus on en obtient. Ils ont demandé tout. On le leur donne, ou plutôt la Jeunesse, apôtre du Christ, le lui donne : sa pensée, sa flamme d'enthousiasme, sa vie, son sang, quand il faudra.

Hommage final au Christ, à l'issue de l'Assemblée générale, dont les discours forcément écourtés se sont synthétisés dans l'immortelle acclamation : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Christ est vainqueur, Christ est roi, Christ commande.

J. SCHYRGENS.

SUISSE

Léon Bloy, apôtre

Un écrivain suisse, René Leyvraz, qui conte sa conversion dans *Nova et Vetera*, l'intéressante revue catholique pour la Suisse romande, écrit :

Léon Bloy. J'ai dit comment, au *Droit du Peuple*, il m'atteignit en plein cœur. Dès mon arrivée à Constantinople, je me mis en quête de ses ouvrages, et je lus, en peu de temps, presque tout son *Journal*. A une époque où il arrive souvent que la Foi circule en ruisselets trop bien ménagés, ce rejaillissement tumultueux surprend et captive. C'est cette source que j'ai trouvée sur les chemins de la montagne. L'eau en est âpre; elle sent le roc et le glacier. Elle n'est jamais impure, parce que les violences de Bloy sont violences d'amour. Ce torrent gronde dans une gorge abrupte et sauvage. Mais remontant à la source, on n'y trouve que charité lucide; et l'œuvre, pour l'ensemble, pour l'époque jugée dans ses grands courants, reçoit de cette charité même une extraordinaire perspicacité. Redoute-t-on les dures reproches dont le pamphlétaire accable le clergé? — L'incrédule anxieux admire surtout qu'armé de tels griefs, Léon Bloy n'en vone à l'Eglise qu'un amour plus ardent, jusqu'à l'appel quotidien du martyr. Et comme ce sont les erreurs ou l'abaissement d'une époque que l'écrivain discerne ou croit discerner chez ceux qu'il attaque, c'est l'époque encore que l'incrédule retrouve et condamne, et non pas l'Eglise peut-être mal servie, ou la doctrine méconnue. Qu'au demeurant il y ait dans cette œuvre des outrances, cela ne se peut nier, mais l'amour emporte tout. Elle a été pour mon âme l'instrument d'une véritable libération. Léon Bloy avait, je le crois, une mission providentielle à remplir dont il s'est acquitté avec un inflexible courage. Il fallait que les « dernières colonnes de l'Eglise »

fussent renversées par cet « entrepreneur de démolitions », parce qu'elles masquaient l'édifice au lieu de le soutenir, et que jamais le demi-catholicisme de ces académiciens n'eût conquis notre jeunesse éprise d'absolu. Pour nous, Léon Bloy reste précisément le *Pèlerin de l'Absolu*, et aussi le héraut d'une époque nouvelle où le catholicisme doit retrouver l'éclat de sa force intégrale, hors de ce bas crépuscule où le naturalisme pesait encore sur les esprits.

Faut-il lui tenir rigueur de ses violences? Mais qui donc aurait été de taille à imprimer à la conscience contemporaine un si puissant ébranlement?

* * *

Lorsque je recherche en moi l'apport authentique de Léon Bloy, je rencontre une force qui résiste à l'analyse, et sans laquelle, cependant, ma conversion serait inexplicable. Je ne lui suis pas redevable d'un enseignement précis, d'une formation proprement doctrinale. — Je lui dois de m'avoir placé sur le plan surnaturel, où l'âme comprend les Mystères, les Sacrements, les rites mêmes qui lui sont les plus étrangers, dans une lumière telle que les raisonnements les plus habiles ne la peuvent produire. La connaissance, la certitude que Bloy me communiqua se rapprochent de la connaissance, de la certitude poétiques, mais dans une région de l'esprit où la poésie même n'a pas accès. D'un puissant coup d'aile, comme Claudel l'eût pu faire, il me transporta là où c'est fini du docteur qui riposte et qui argumente...

Il est des pages de Bloy qui vont droit à l'âme. Ainsi la fin de la *Femme pauvre* :

— *Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint-Sacrement exposé et qui, par chance, était un vrai prêtre.*

— *Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre aujourd'hui quand on est pauvre et crucifié.*

— *HODIE MECUM ERIS IN PARADISO, murmura le prêtre qui s'en alla, bouleversé d'amour.*

Lorsque de telles paroles se sont inscrites en vous, elles ne s'effacent plus et ne cessent de rayonner. Ces « inscriptions » de Léon Bloy ont déterminé ma conversion, en elle-même plus directement mystique qu'intellectuelle, et sur laquelle l'intelligence travailla pendant de longues années et travaille encore aujourd'hui. Depuis, il est bien des difficultés que j'ai recomposées après coup pour les examiner, alors qu'elles étaient déjà pratiquement résolues. Il y a toute une sécurité doctrinale (accessible aux plus ignorants) que je n'ai pas reçue de l'étude, mais parce qu'un beau jour je me trouvai incapable de raisonner autrement qu'en chrétien. De telle sorte que, sans peine aucune, avec quelques points de repère, la doctrine se construisait en moi. Mais c'est Léon Bloy qui donna la première impulsion. De lui, j'appris à vivre dans l'atmosphère, dans l'intimité des Mystères, et, dès ce jour seulement, je connus le christianisme. Il y a toute une science, dont je suis dépourvu, que seule l'étude assidue de la Théologie peut donner. Il y a même toute une érudition catholique à laquelle je demeurai longtemps étranger. Mais l'esprit, je dirai presque l'instinct catholique, c'est Léon Bloy qui me le donna et je lui en rends hommage du plus profond de mon cœur.

AUTRICHE

L'Anschluss

D'après un article de M. James Donnadieu : Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, dans *La Revue Universelle*.

Les traités de paix qui ont mis fin à la guerre n'ont pas résolu la question d'Autriche. La jeune république est constamment sollicitée d'opérer sa fusion avec l'Allemagne. *L'Anschluss* est une partie essentielle du programme de Berlin.

Dès les débuts de son histoire, la Prusse, d'abord simple Electorat s'agrandit des dépouilles de ses voisins, puis englobe dans une

ni douanière les divers Etats allemands, pour finir par les rber.

En 1866, Bismarck provoque la guerre avec l'Autriche. L'Autriche est défaite, la Diète abolie, l'Allemagne reconstituée sur bases nouvelles. Après 1870-71, Bismarck se retourne de nouveau vers l'Autriche pour la dominer.

Les moyens s'offraient ici à l'Allemagne : un nouveau *Zollverein* englobant l'Autriche ; le rattachement pur et simple de celle-ci à l'Allemagne. La seconde solution faisait bien partie du vaste projet pangermaniste du Mittel-Europa, mais l'entreprise eût été difficile à réaliser, à ce point que Bismarck lui-même n'était pas partisan de l'annexion. Restait une méthode d'assimilation pratique : l'union douanière. Dès 1907, une Association économique d'Europe Centrale était fondée à Berlin, association qui avait pour objet, en fin de compte, de placer l'Allemagne à la tête des « Etats-Unis d'Europe ». Mais les Puissances ne se prêtèrent pas à la réalisation de ce plan, dont l'échec devait être une des conséquences essentielles de la guerre.

* * *

Le moment où l'Empire austro-hongrois se désagrégait (notamment en 1918), l'Assemblée nationale provisoire autrichienne décréta dans l'article 2 d'une loi constitutionnelle : « L'Autriche allemande fait partie de la République allemande. » Mais Berlin préféra s'en tenir à l'ancien droit de prononcer l'*Anschluss* au moment qui lui paraîtrait le plus favorable. L'article 80 du traité de Versailles interdit du reste. Cependant, deux mois plus tard, l'article 61 de la Constitution de Weimar parlait ouvertement du rattachement de l'Autriche : il fallut l'intervention des Alliés pour empêcher (le 2 septembre 1919) la suppression de l'article en question. L'incident poussa les Alliés à se montrer plus explicites dans le traité de paix avec l'Autriche ; l'interdiction de l'*Anschluss* est inscrite dans le consentement du Conseil de la S. D. N. », figura dans l'article 88 du traité de Saint-Germain. Le 4 octobre 1922, au moment où la S. D. N. accordait à la République autrichienne une aide financière, l'Autriche confirma l'engagement contracté à Saint-Germain.

* * *

Il est à l'égard de l'*Anschluss* l'opinion des divers partis politiques allemands et autrichiens ?

En Allemagne, tout le monde en est partisan, à l'exception de certains groupes de conservateurs prussiens et protestants.

En Autriche, il en est autrement. Les social-démocrates sont sans doute partisans du rattachement. L'attitude des chrétiens-sociaux, jusqu'ici au pouvoir, est très difficile à saisir. D'une façon générale on peut dire cependant qu'il ne serait peut-être pas sage de faire poindre sur eux pour s'opposer à l'*Anschluss*, et la crainte dont ils font preuve dans ce domaine n'inspire guère confiance.

* * *

Les partisans du rattachement invoquent de grands principes. Le premier lieu vient notamment le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais en énonçant son principe qui devait tant augurer de l'instabilité du monde, le Président Wilson avait eu seulement en vue d'empêcher les rattachements de pays contre leur gré. Précisément ce qu'ont réalisé, en ce qui concerne l'Autriche, les traités de paix : ils ont ratifié le démembrement spontané de l'Empire et donné l'indépendance à ce qui restait de l'ancienne nation, en lui prescrivant de ne pas l'aliéner. Enfin, n'est-il pas étrange de voir des peuples qui n'ont jamais fait cas de la volonté des autres réclamer le droit de disposer d'eux-mêmes ? En opposant au rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, tout en laissant le Conseil de la S. D. N. libre de juger de l'opportunité ou l'inopportunité de sa réalisation, les Alliés n'ont fait qu'empêcher l'exécution d'une mesure dont la conséquence immédiate fut la disparition d'un Etat faible et sans volonté au profit d'une nation nettement impérialiste.

Les considérations ethniques et théoriques invoquées en faveur du rattachement ne sont pas non plus convaincantes. De la compétence de langue on ne saurait conclure à la similitude des aspirations. A supposer même d'ailleurs que les deux pays aient en

droit public des conceptions communes, il ne s'ensuivrait nullement qu'ils dussent s'unir. Les aspirations individuelles des deux peuples ne concordent en tous cas pas, et il existe entre Allemands et Autrichiens de profondes incompatibilités d'humeur. Un manifeste élaboré par des Autrichiennes membres de la « Ligue internationale féminine pour la paix et la liberté » venait l'attester encore très récemment.

L'argument tiré contre le rattachement de la différence de religion ne semble pas sérieux, et ce qui était jadis un obstacle n'est plus aujourd'hui qu'un mince inconvénient. En revanche, les raisonnements qui invoquent l'exiguïté de l'Autriche nouvelle, le fait que sa capitale serait disproportionnée à la faible étendue de son territoire, l'absence d'un accès à la mer, le tout pour justifier le rattachement, peuvent être aisément réfutés. Rappelons notamment que, à défaut d'un débouché maritime, l'Autriche a un débouché fluvial (le Danube) qui est internationalisé. Prague est, à ce point de vue, placée dans la même situation que Vienne.

* * *

Ce qu'on s'attache surtout à souligner à Berlin, c'est que l'*Anschluss* qui ne menacerait personne, ne pourrait qu'affermir la paix du monde. Ce sont des démocrates qui, en Allemagne et en Autriche, mènent la campagne la plus vive en faveur du rattachement, dit-on. Mais ces démocrates sont-ils nécessairement des pacifistes ?

On n'a pas oublié que, au moment de la guerre, les socialistes allemands firent cause commune avec les pangermanistes. S'il est exact, d'autre part, que le peuple autrichien souhaite sincèrement la paix, que serait l'influence de 3 à 4 millions d'hommes pacifistes mais sans volonté, perdus parmi 40 millions d'impérialistes ?

Non : empêcher l'*Anschluss*, c'est, du point de vue politique, éviter un accroissement de la force allemande qui pourrait être funeste au maintien de la paix.

On invoque enfin des considérations d'ordre économique en faveur du rattachement, en attirant l'attention sur les pertes énormes en territoires que l'Autriche a dû consentir et qui l'ont privée des riches terres à céréales de Hongrie et de ses richesses industrielles (Galicie, Bohême). 150,000 hommes y sont, nous dit-on, réduits à l'inaction et à la misère par le chômage.

Mais le remède à tous ces maux serait-il effectivement dans la fusion de l'Autriche et de l'Allemagne ? Supposons un moment l'*Anschluss* réalisé.

L'Autriche n'y gagnerait rien du point de vue agricole, puisque l'Allemagne ne produit guère que la moitié de sa propre consommation. Il en serait de même dans le domaine industriel, puisque Vienne appauvrie ne pourrait que difficilement lutter contre l'industrie allemande moderne et si riche. L'Autriche a donc intérêt à ne point s'unir au Reich. Peut-elle vivre indépendante ? Elle le peut ; et les conclusions de l'enquête à laquelle la S. D. N. a fait procéder en 1925 par MM. Rist et Layton, le propre avis d'un économiste connu d'Allemagne, le docteur Stefan Grun, en témoignent.

L'Autriche est viable. Sa situation financière est plus satisfaisante ; son budget est équilibré ; sa balance commerciale s'est notablement améliorée. On peut augurer favorablement de l'avenir.

* * *

Si Berlin veut le rattachement, c'est parce que l'Allemagne cherche une compensation aux sacrifices en hommes et en territoires que les traités de paix lui ont imposés (6,400,000 âmes et 70,000 kilomètres carrés). Car l'*Anschluss* réalisé, c'est la domination allemande assurée — avec le concours bienveillant de la Hongrie — sur l'Europe centrale. Le *Drang nach Osten* serait réalisé et l'on pourrait songer utilement à englober les populations allemandes éparses dans le monde.

* * *

Les moyens employés pour réaliser l'*Anschluss* sont des plus variés, mais portent pour la plupart la marque d'origine de Berlin. Au premier rang vient la « Ligue nationale austro-allemande », fondée au lendemain de la guerre, sous la direction du Président

du Reichstag Loebe (un socialiste). Ce groupement a des filiales à Vienne, Munich, Cologne, Ratisbonne et Stuttgart.

Dans chaque université allemande, il existe un « Office de frontière », véritable officine de propagande. Signalons encore :

Le *Heimatländienst* qui a son centre en Bavière et qui a savamment préparé les plébiscistes favorables à l'*Anschluss* de Carinthie et du Tyrol (1920-1921).

Le *Deutscher Schützband*, dont une section s'occupe spécialement de l'*Anschluss*; et plusieurs autres groupements contrôlés par le « Cartel des associations libres pour le germanisme ».

Aux milieux cultivés on s'adresse par des conférences. Pour atteindre le peuple, on se sert de démonstrations plus tangibles, telles que visites officielles et manifestations populaires... A Hambourg, les 20 et 21 février 1926, le *Reichsbanner* (association allemande républicaine) faisait une réception chaleureuse à cinq cents membres du *Schützband* autrichien, et plus de 100,000 personnes acclamaient les envoyés de Vienne.

La propagande allemande revêt bien d'autres formes encore; et la part que le Reich prend à la campagne en faveur du rattachement est des plus actives.

* * *

L'Allemagne ne cesse de multiplier avec l'Autriche les mesures d'assimilation, plus particulièrement dans les domaines économique et juridique. Des accords de divers genres ont déjà été conclus : un projet de loi très important prévoit d'ores et déjà le cumul des nationalistes (réédition de la loi Delbrück du 22 juillet 1913); les deux gouvernements s'occupent d'établir un code pénal commun, etc. — toutes mesures d'assimilation ou de pénétration absolument contraires aux traités de paix.

L'Allemagne voudrait, dit-on, soumettre la question du rattachement à la S. D. N. que les traités de paix ont rendue compétente pour en connaître. Il est utile dès lors d'examiner l'attitude à cet

égard des Puissances membres de l'aréopage genevois le plus directement intéressées.

La France est nettement hostile.

L'Angleterre, dont l'attitude n'est pas aussi accusée, s'opposerait sans doute, elle aussi, à l'union austro-allemande, le cas échéant.

L'Italie semble s'être ralliée à la thèse française et a des raisons majeures pour s'opposer au rattachement.

La Petite-Entente a pris à cet égard une attitude analogue et très nette.

Dès lors, on peut être assuré que, le cas échéant, le Conseil de la S. D. N. ne se prononcera pas en faveur de l'*Anschluss* à l'unanimité requise.

* * *

A la suite de résistances diverses, la France a dû renoncer au projet de créer une vaste confédération économique des Etats danubiens, confédération qui eût englobé l'Autriche dans un bloc formé par la Roumanie, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. Pour n'être pas entièrement abandonné, ce projet semble très loin, à l'heure qu'il est, de sa réalisation. Cependant, combien il serait nécessaire de réagir contre l'état de protectionnisme particulièrement aigu qui sévit dans cette partie du monde.

Heureusement que l'attitude de l'Autriche depuis deux ans permet d'obtenir beaucoup d'elle. Il convient d'espérer que, reprenant définitivement courage, elle saura poursuivre, sous l'égide de la S. D. N. et avec l'aide de l'Entente, une politique de paix dans un pays libre. C'est dans cette voie qu'il faut chercher l'une des solutions essentielles du problème de l'Europe Centrale, au moins responsable pour une bonne part de l'état chaotique dans lequel est plongée depuis huit ou neuf ans la pauvre Europe!

Comte P.

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15.—

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

Institution Saint-Dominique

dirigée par les Religieuses dominicaines françaises

136, Chaussée de Waterloo, NAMUR

Enseignement primaire et moyen. — Humanités gréco-latines. — Préparation aux différents diplômes officiels. — Étude spéciale des langues française et anglaise. — Cours de Ménage. — Arts d'agrément.

Situation très salubre - Promenades fréquentes



Tailleur - 1^{er} Ordre

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES,

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux Loups, Bruxelles